



Jun 1980

L'ETOILE-ABSINTHE

5-6ème Tournée

SOCIETE DES AMIS D'ALFRED JARRY

SOCIETE DES AMIS D'ALFRED JARRY

8, boulevard Jeanne d'Arc

35000 RENNES

L'ETOILE - ABSINTHE

5/6ème Tournée

JUIN 1980

EDITORIAL

«Quand on voit son double on meurt», écrit Jarry dans *César-Antéchrist*. *L'Etoile-Absinthe* n'hésite pas à prendre des risques et voit, avec la présente «tournée», naître son double pour la deuxième fois, espérant bien que ce n'est pas la seconde!

Il est vrai que le lecteur, lui, pourra s'étonner de ne pas *voir double*, la présente livraison n'ayant, en effet, que peu de pages en plus de notre quatrième numéro. Mais la richesse d'une publication ne provient-elle pas, d'abord, des documents et textes inédits, nombreux, qui l'ornent?

Que le lecteur, ce «cochon de payant», hume donc de son rose et noble groin les inédits d'Alfred Jarry qui embaument les deux dossiers réunis ici autour de Félix Fénéon et de la Belgique!

Qu'en sus Faustroll aide chacun à goûter, à leur juste valeur, la multiplicité des signatures qui rehausse la rubrique «Compte-rendus», celle-ci ayant en effet bénéficié de notre récent appel aux collaborations ; et nous ne voudrions pas terminer autrement qu'en le renouvelant...

H. B.



Sommaire

DOSSIER FENEON :

Henri BORDILLON : Avant-dire	5
Correspondance de Jarry avec Fénéon	7
Entretien avec Pascal Pia sur Fénéon	25
Trois lettres de F. Fénéon à O. Mirbeau	29

RICHE BELGIQUE

Philippe VAN DEN BRËECK : Riche Belgique	33
José PIERRE : Le Symbolisme en Belgique	38
Alfred JARRY : Les Marionnettes	42
Documents divers : Lettre inédite de Jarry à Fontainas - Compte-rendu de la conférence, par O. Maus - Les Pouchinels.	48

ETUDES

Bernard HUE : L'Empire ottoman dans <i>Ubu enchaîné</i> , ou l'Envers et l'Endroit	53
Jean-Paul GOUJON : Alfred Jarry, les Symbolistes, et la Mi-Carême	58

DOCUMENTS

Lettre inédite d'Alfred Jarry à Karl Boès	63
Le bois du lion noir	63

MENUS COMPTES ET PROPOS RENDUS

Brunella ERULI : Italie : Jarry au théâtre	69
Bernard LE DOZE : Youbou à Londres	75
	79

Statuts de la Société des Amis d'Alfred Jarry	81
---	----

DOSSIER FENEON

AVANT-LIRE

On ne connaît plus guère, aujourd'hui, l'œuvre de Félix Fénéon, ni son importance pour la génération des jeunes symbolistes, dont Jarry, qui le lisait et l'admirait, comme en témoignent ses premières *Minutes d'Art*, où il le prend pour modèle, tout autant qu'Aurier, et ses *Visions actuelles et futures*.

Or Fénéon, qui eut le malheur de naître dans la triste Turin le 29 juin 1861, «d'un père bourguignon et d'une mère suisse», et — comme un malheur n'arrive jamais seul — celui de mourir à Paris en 1944, fut de tous les combats d'avant-garde, tant littéraires que picturaux ou politiques, de 1885 à la fin; et si l'on sait ce qu'un Jean Paulhan, par exemple, lui doit, combien d'autres, qui ne le savent pas, lui doivent plus encore!...

Sans doute la correspondance que nous avons réunie ici va décevoir : c'est qu'elle concerne, le plus souvent, l'envoi d'un texte pour la *Revue Blanche*, — que Jarry semble écrire, toujours, à la dernière minute — et, à partir de 1902, des besoins d'argent qui se font de plus en plus impérieux. Certes, ce n'est probablement là que l'un des moindres aspects des relations entre les deux hommes; mais cette correspondance, pourtant, et telle qu'elle est, a le mérite de mettre à nu, plus d'une fois, les mécanismes de la création jarryque, en nous enseignant la *Poésie* d'une chronique et le bon usage de la *Lettre*.

Il nous faut regretter de ne pouvoir publier ici qu'une seule lettre de Fénéon à Jarry (et une à Thadée Natanson, présente dans cet ensemble parce qu'elle touche Jarry de très près); espérons que la présente publication fera surgir les autres, et l'intégral des lettres de Jarry qui ne sont encore connues que fragmentairement.

Henri BORDILLON

Lettre 1

Paris, le 7 mars 1886

Mon cher Alfred Jarry,

Voudriez-vous m'envoyer, par retour du courrier le ou les clichés de votre annonce du Perhindérion et de son texte? Merci pour le premier numéro, que j'ai reçu il y a quelques jours, et pour le César-Antéchrist. Pourquoi n'enverriez-vous pas à la *Revue Blanche* un peu de copie, — choisissant, peut-être, quelque chose que vous aimeriez beaucoup et qui pourtant ne serait pas trop abstrus (la première fois!...)

Cordialités que je vous prie de vouloir bien agréer.

Félix Fénéon

Lettre 2

8 mars (1896).

Mon cher Félix Fénéon,

Je vous remercie très infiniment d'avoir bien voulu penser à cette annonce. Voici les clichés et le texte : s'il est un peu long, vous en couperez.

Je m'aperçois que je me suis permis de vous envoyer un drame dont il manque un acte : ce me sera une occasion de vous donner une *Minutes* sur des papiers plus ou moins absurdes.

Tout à fait cordialement.

Lettre 3

15 mars (1896).

Mon cher Félix Fénéon,

Je me permets de vous envoyer une chose qui a été écrite en vue de la *Revue Blanche*; mais si (pour des raisons de longueur, obscénité ou obscurité), elle ne devait point passer, ça ne ferait rien du tout et il faudra me le dire. Maintenant, si cela passe, ça me fera beaucoup de plaisir. Je vous enverrai aussi la *Baleine*.

Bien cordialement à vous.

Lettre 4

Lundi soir (fin août 1901)

Jarry vient d'arriver *fort heureusement* dans l'admirable séjour de Mirbeau, lequel vous attend tous les deux au plus tôt... Une rectification est à faire sur la copie... le bon geant tueur de militaires est Pantagruel, au lieu de Gargantua.

Lettre 5

(24 avril 1902)

Mon cher ami,

Ma copie (Gestes — bibliogr. Vampires) part avec cette lettre chez Lamy. Excusez du retard!

Ai écrit à Terrasse pour Parapluie.

Amitiés

A. Jarry

Lettre 6

(21 juillet 1902)

Mon cher ami,

J'ai raté pour mes *Gestes* le courrier du matin, mais ils

vont être terminés à temps pour le courrier de 3 h. cette après-midi. Ils doivent vous arriver chez vous ce soir à 8 h.

Si vous avez le loisir de passer à *La Revue* avant votre départ, je voudrais bien recevoir ici un exemplaire du dernier numéro, celui où il y a l'article de Thadée Natanson sur le *Sacre*.

Bien cordialement

A. Jarry

Lettre 7

(8 novembre 1902)

Mon cher ami,

J'ai tardé à vous envoyer ma copie, attendant la fin des aventures de M. Vidal, dont je désire parler. Je pense que le *Geste* vous parviendra chez vous avant ce soir (je le mettrai à la poste vers 3 h.).

J'ai émargé chez M. Fasquelle sans difficulté.

Quant au numéro du premier novembre ce matin, dans les mêmes conditions qu'à *La Revue*.

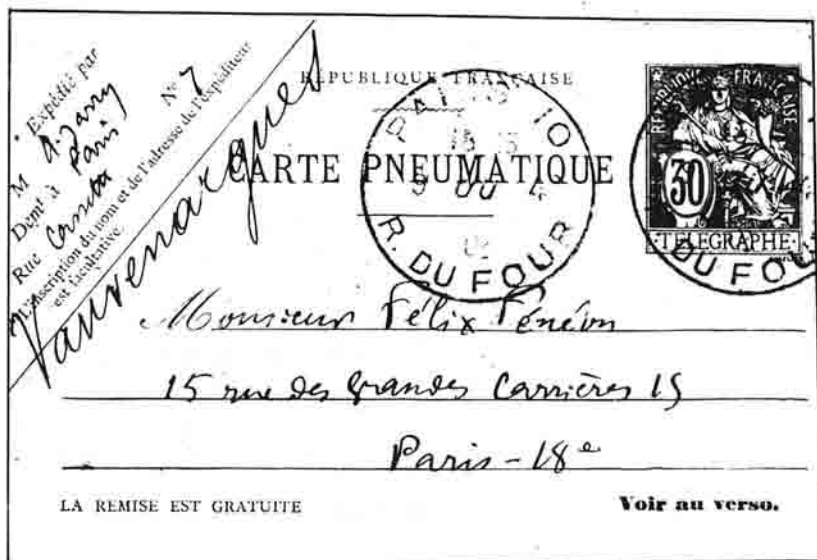
Bien cordialement

A. Jarry

Lettre 8

(décembre 1902)

Mon cher ami,



Carte-lettre et «pneu» adressés par Jarry à Félix Fénéon.

Voici le dernier *Geste*. Je pense que la fin de la revue ne nous empêchera pas trop de nous revoir. J'ai dit à Mardrus que vous vouliez bien que je le bibliographie. Mais avez-vous des épreuves du tome ou dois-je lui en écrire? Et aussi, n'y a-t-il pas de risque de double emploi avec Arnould?

Si vous voulez bien, j'irai vous déranger brièvement pour ces questions au Figaro demain vendredi. (Si épreuves il y a, pourriez-vous me les confier momentanément?)

Votre
Alfred Jarry

Lettre 9

(décembre 1902)

Jarry, qui a omis de le faire la dernière fois qu'il l'a vu, le remercie de *son aimable annonce sur la Renaissance*. Il lui envoie *la copie dernière bibliographique* et espère qu'ils auront d'autres occasions de se revoir en dehors de la revue. Il souhaite que le Figaro lui laisse le temps de trouver *quelques besoins d'explorer les rives et la surface du fleuve qui jouxte mes demeures*.

Lettre 10

(fin décembre 1902)

Mon cher ami,

Merci encore pour l'agréable soirée d'hier et pour la complaisance avec laquelle — je dois vraiment en abuser! —

vous m'avez conférés les *Théâtres*. Cela me fait un grand plaisir, mais il va sans dire que si André Picard s'en plaint, je suis prêt à n'avoir été qu'un intérim. S'il n'y a pas d'inconvénient, j'aime mieux faire cela que les *Gestes*, pour la raison que je vous ai dite, et m'arrangerai pour voir les pièces sans causer trop d'embarras.

Mes meilleures amitiés à votre famille et bien cordialement vôtre.

P.S. — J'ai été si long sur les *Nèfles* parce que : 1° c'était la seule pièce que j'eusse vue; 2° l'auteur était un de mes amis et en outre la pièce surtout est vraiment drôle.

Lettre 11

(30 décembre 1902)

Mardi 3 heures.

Mon cher ami,

Dans les *Théâtres* que je vous ai envoyés, il y a une phrase que je voudrais modifier, comptant sur votre complaisance dont je continue à abuser sans vergogne. Je parle de *Jules* et de l'usage de le traiter, militairement *par-dessous la jambe*. Je me repens de cette phrase (supposez que l'auteur soit... La Vallière). Voudrez-vous, si vous y pensez, rétablir : *le traiter*, si nous osons ainsi dire, *de haut en bas*, au lieu de *par-dessous la jambe*, sans capitales, malgré ce soulignement!

Merci d'avance, comme toujours!

Vôtre...

P.S. — M. Gavard se complaint après la *pige*. Deuxième abus de complaisance de ma part! Mais ce n'urge point avant samedi.

Lettre 12

(fin décembre 1902)

Mon cher ami,

Voici le paragraphe. J'ai ajouté, croyant bien faire, une pièce, *Théroigne*.

Ce mode d'appréciation des pièces paraît le meilleur, épargnant un temps précieux et étant le seul qui garantisse l'absolue impartialité. Je vous rappelle mon obsession : que l'imprimeur rétablisse dans *Jules : de haut en bas* au lieu de *par dessous*, etc...

1° Pardon. 2° Merci. 3° Bien cordialement vôtre.

Lettre 13

(2 janvier 1903)

Mon cher ami,

Je vous souhaite un excellent 1903. Quant à moi j'inaugure l'an nouveau par une espèce d'influenza, depuis mardi. Je pense que cette calamité ne se prolongera pas et qu'il me sera possible de faire une visite à votre famille un de ces jours dans l'après-midi. Je n'ai voulu confier à la poste quelques envois, non précieux d'ailleurs.

Votre

Alfred Jarry

Lettre 14

Mardi soir (6 janvier 1903), 8 h. 1/2.

Mon cher ami,

Je vous enverrai les *Théâtres* — avec quelques lignes d'enclave gesticulante — demain dans la journée. (Bien entendu, ça ne compte que comme *Théâtres*.)

Merci — comme toujours. J'attendais trois choses pour répondre à la *Renaissance latine* : 1° d'être sur pied, car on ne sait jamais...; 2° d'avoir acquis du papier représentant un lis dans une sombre vallée, ceci à titre de jubilation puérile et personnelle; 3° votre lettre.

Comme curiosité, je vous communique pour votre distraction particulière, l'épître à Binet-Valmer.

Mon cher ami, je vous remercie de m'avoir permis de me documenter sur ce phénomène qu'il ne m'avait point été donné, jusqu'à ce jour, d'observer, le retour d'un manuscrit. N'ayez point de regrets et l'affaire a d'ailleurs peu d'importance. Mais si les princes ne considèrent plus avec un respect suffisamment ébloui nos œuvres complètes... *quo vadimus?*

Croyez-moi, mon cher, votre dévoué, etc...

Quant au manuscrit en litige, ce jour des rois, 6 janvier, il est à la *Plume* et s'imprime.

Mille amitiés à vous et à tous.

Lettre 15

(9 (?) janvier 1903)

Vendredi matin 11 h

Mon cher ami,

Je continue mes exigences. Nous vîmes ce matin M. Gavard, chez Fasquelle, et nous serions fort désireux de pouvoir, demain samedi, lui faire rendre gorge quant aux bibliographies (les *Gestes* sont perçus). Le réveillon et ses

débauches nous contraignent à ces nécessités : me feriez-vous parvenir un mot qui serait ma *pige* individuelle, ou en favoriser ledit Gavard? Celui-ci exige une telle formalité.

Votre

Alfred Jarry

Nos deux télégrammes se sont croisés.

Ma copie a dû parvenir très tôt, mais elle est peut-être un peu courte?

Lettre 16

11 février 1903.

Mon cher ami,

Je viens de mettre mes épreuves à la poste, mais j'ai oublié un mot additionnel (il ne sera pas dit que je ne vous aurai pas tourmenté jusqu'à la fin!) : je me suis permis d'ajouter quelques lignes dans le compte rendu de la pièce de Terrasse. Dans ces lignes, j'ai, je crois, cette phrase, que maintenant le prince de Coma... est *revêtu d'un mirifique costume doré, qui, etc...* Seriez-vous assez bon pour rétablir *revêtu d'un mirifique costume doré, Kurde pour le moins, etc...*

Le costume de la pièce est, en effet, assez exotique pour être dit kurde, mais en outre, j'ai appris, hier, que mon Bibescul est d'origine kurde, ou si l'on veut bibeskurde. Je sais que vous ne me refuserez point cette satisfaction pacifique.

N'imprimez tout de même point bibeskurde : ce serait peut-être englober d'autres bibescul plus dignes d'intérêt.

Merci encore.

Vôtre

Lettre 17

Samedi 28 (février 1903), 11 h. du matin.

Mon cher ami,

Je viens d'arracher l'or des *Théâtres* à M. Gavard ou, pour mieux dire, il me l'a spontanément présenté. Mais il m'a informé d'un détail qui n'a plus d'urgence pour moi (m'ayant réservé que les bibliographies), mais qui pourra, quant à la pige, obliger Fagus ou d'autres; j'avais mal compris, l'autre jour, votre feuille est allée au bureau de Fasquelle, vraisemblablement, parce qu'elle était adressée : Maison Fasquelle, sans sous-titre. M. Gavard insinue qu'en précisant *Maison Fasquelle, comptabilité*, ce précieux papier parviendrait tout droit à lui.

Gavard, le seul, paraît-il, qui en ait charge, sauf le cas de correspondance jointe à la pige et intéressant Fasquelle, alors que la semaine dernière, il séjourna des temps considérables sur le bureau de M. Fasquelle, jusqu'à ma réquisition impérieuse...

Je travaille et instrumente. Je vous dirai exactement, le 5, si j'ai quelque chose de prêt : ou la nouvelle faisant un tout empruntée au roman, ou les vers. Plus vraisemblablement, je vous donnerai même cette copie le 5... et je tâcherai en outre, sinon d'aller aux théâtres, au moins de les lire en des journaux...

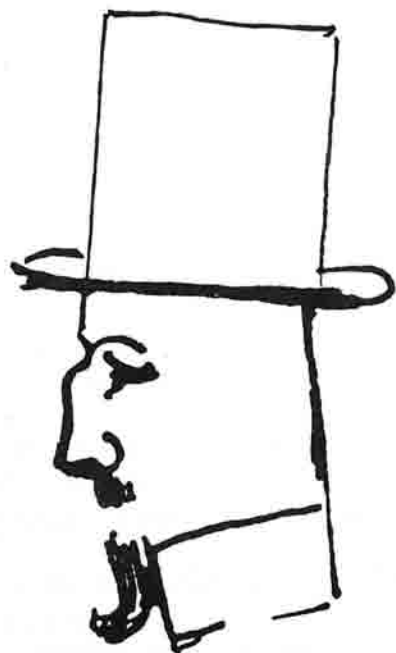
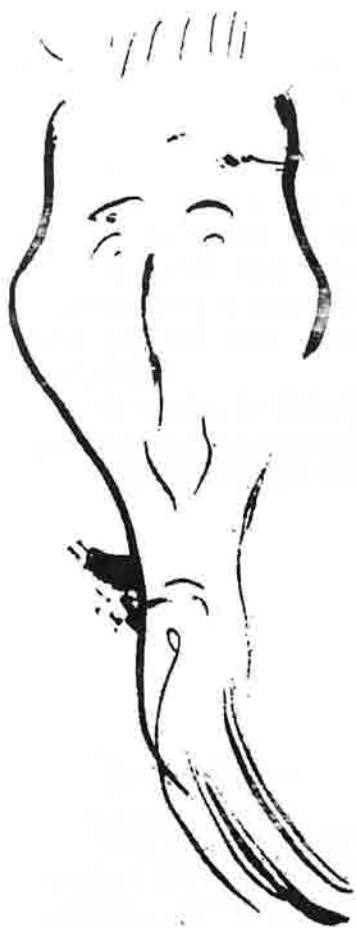
Donc, à bientôt, au *Figaro*.

Bien amicalement...

Lettre 18

19 mars 1903

Mon cher ami,



Félix Fénéon vu par Toulouse-Lautrec (à gauche), Paul Signac (en haut à droite) et Félix Vallotton (en bas à droite).

J'ai eu, hier, chez l'imprimeur, les épreuves : il y a infiniment peu de coquilles, ce qui est étonnant, et autant que j'ai pu mesurer, cela n'atteindra pas vingt huit pages — quand le 9 de la liste, etc., sera composé.

Il paraît qu'en vous donnant la copie de Demolder, j'ai pris l'une pour l'autre et que lui tiendrait davantage précisément à la partie qui n'a pas été gardée... Je vous l'apporterai avec mes épreuves. Il part à Bruxelles demain — son père est malade — et ne rentrera que dans un mois. Le manuscrit de la *Bataille* et les épreuves corrigées vous seront apportés très probablement demain vendredi soir, à 10 heures, au *Figaro*. Le reste, samedi.

Je crois que dans le dernier numéro, je ne vous soumettrai que deux pages de vers : cela sera peut-être plus pratique s'il est, comme il arrivera, sans doute, très encombré.

Et après, je repartirai pour les pays du Barrage, où je pense que vous ne tarderez point à paraître.

Mes amitiés en votre demeure, et bien cordialement.

Lettre 19

(30 mars 1903)

Mon cher ami,

Par une erreur postale sans doute, je n'ai reçu que ce matin à 8 h. les épreuves. Je les réexpédie corrigées, par ce courrier, au metteur en pages de la R.B., chez Lamy. Il y avait force coquilles dans les admirables vers de Magre : // pour *Je* tout le temps, sans doute de par mon écriture défectueuse.

M. Gavard vient de me rendre gorge des *Théâtres*, avant qu'ils soient imprimés. Je serais fort heureux si, mettant le comble à vos complaisances, vous lui octroyiez fort

provisoirement la pige, m'y trouvant cupidement intéressé.
Bien amicalement

Alfred Jarry

Lettre 20

(9 avril 1903)

Mon cher ami,

Je ne vais pouvoir mettre mes *Théâtres* et le 1/4 de page sur Nohain à la poste que ce soir, mais j'espère que ce retard n'est pas fort grave. Comme vous me l'avez permis, j'envoie cette copie directement à Lamy, pour qu'il l'ait demain matin.

Je ne pars — définitivement — que samedi matin. Si donc il y avait des épreuves de poèmes je pourrais encore les avoir à Paris, peut-être, et vous les retourner fort vite par pneumatique?

Bien amicalement

Alfred Jarry

Je reviendrai à Paris pour un jour vers le 15 ou 16 pour conciliabule du *Canard Sauvage*. Peut-être aussi serai-je informé par vous, à cet instant, si la *Revue blanche* est décidément morte?

A.J.

Lettre 21

25 mai (1906)

Mon cher ami,

J'ai tardé à vous envoyer ma copie,
attendant la fin des aventures de mon voyage,
dont je désire parler. Je pense que le fêta
vous procurera plus de plaisir avant ce soir
(je le mettrai à la poste vers 3 h.).

J'ai lu avec intérêt les Faquells sans difficulté
quant au récit de mes premières aventures —
le récit. Dans les mêmes conditions que à
la venue.

Bien cordialement

A. Jarry

Mon cher ami,

Voici le dernier « geste ». Je pense
que la fin de la revue ne vous
empêchera pas trop de nous revoir.
Y'ai dit à marcel que vous voulez
bien que je le bibliographie. mais
auq. vous des épreuves des tome en dois-je
lui en faire? Et aussi, n'y a-t-il pas
de risque de double emploi avec Arach?

Si vous le voulez bien, j'irai vous
trouver pour les questions au Figaro
demain ^{vendredi}. (Si épreuves il y a, pourq.
vous me les donnez, ~~parionnement~~?)
Vrtn

Alfred Jarry

Vendredi 16h
1884

Mon cher ami,

Je continue mes exigences ! Nous vivons
le matin M. Gavard, chez Fasquelle et nous
serons fort heureux de recevoir, dimanche
samedi, la jolie petite gorge pleine aux
bibliographes (les gestes sont persus). Le
réveil et ses débouchés nous contraindent
à ces exigences. Me ferez-vous parvenir
un mot qui serait ma « pige » individuelle,
ou en faveur de l'édit Gavard ? Celui-ci est
non telle ^{formalité} votre.

Alfred Jarry

nos deux télégrammes se sont croisés.
Ma copie a dû parvenir très tôt, mais
elle est peut-être un peu vaine ?

Mon cher ami,

Je ne vais pouvoir visiter mes théâtres et le ¹⁴ de
page me mènera à la poste ce soir, mais
j'espère que le retard n'est pas fort grand.
Comme vous me l'avez permis, ~~elle~~ j'envoie cette
copie directement à Lamy, pour qu'il l'ait
demain matin.

Je me passe — définitivement — que samedi matin.
Si donc il y avait des épreuves de pièces je
pourrais encore les avoir à Paris, peut-être, et vous
les retourner fort vite par pneumatique?

Bien amicalement

Alfred Jarry

Je reviendrai à Paris pour un jour vers le 15
ou 16, pour concubiner du Comand Sarras. Peut-
être aussi serai-je informé par vous, et en tout cas,
si la Revue blanche est réellement morte?

A. J.

Mon cher Thadée,

Vallette m'envoie, pour moi et les palotins amis, des bulletins de souscription à un opusculé tiré à 110. Artifice imaginé par lui et Demolder pour tirer d'affaire, dit-il, *notre père Ubu, qui est dans une situation lamentable, physiquement, moralement, pécuniairement... dans un dénuement désastreux*. Je pense qu'il peut vous plaire d'avoir un bulletin : je le joins donc à ce mot. Entre autres choses Vallette ajoute qu'il y a extrême urgence.

A vous, bien affectueusement

Félix Fénéon

J'écris la même chose à Alexandre

Lettre 22

13, rue Charles Landelle, 13
LAVAL (Mayenne)

8 juin 1906

Mon cher ami,

Je vous remercie infiniment d'avoir aidé Vallette pour la *souscription*. Je vous fais mille excuses pour ne vous être point allé voir depuis près d'un an. Quand le *Père Ubu* est malade, ce qui ne lui arrive pas souvent, il se *terre*. Je suis actuellement *au vert*, comme on dit, dans ma famille, en Bretagne, et ne cours plus le plus petit danger. Le bruit a été répandu, par une *coquetterie inconsidérée* de ma part, que le *Père Ubu* buvait comme un templier. A vous je puis avouer comme à un vieil ami qui fut si charmant au temps de la *Revue Blanche* (et grâce à Vallette je n'ai rien à demander à personne, ce que je n'ai jamais fait d'ailleurs), je puis avouer... que j'avais un peu perdu l'habitude de manger et

que c'était ma seule maladie. Cet état... fâcheux a commencé après le *Pantagruel*. J'ai été déçu et épuisé depuis un an. Les collaborations ne me réussissent pas. *La Dragonne* est un très gros livre. Il y en a le 1er chapitre — et le plus vulgaire — dans *Vers et prose*. Le petit tourisme que je viens de faire, sans *blague*, au-delà des portes de la mort, m'a donné le chapitre final, j'en suis très content, mais on ne fait pas deux fois cela dans sa vie. Vallette — et sans lui j'étais perdu — m'a guéri de la maladie de Panurge :

Faulte d'argent, c'est douleur non pareille.

Voici donc le service que je vous demande, mon cher ami : j'ai collaboré avec le docteur Saltas, qui est un sot, j'en ai toutes les preuves, et qui, me sachant pourtant en très grand danger (passé maintenant), me presse de finir *la Dragonne*, pour avoir la joie de voir publiée la *Papesse Jeanne*, traduite par nous ensemble du grec. Cet oriental (il est grec d'origine) — vous pouvez en juger par Mardrus, est insinuant, obstiné, arriviste et va embêter Fasquelle. Vous êtes le seul homme à Paris à qui je peux demander — si vos occupations du *Matin* vous en laissent le loisir — de parer le coup. Il me faut le désavouer chez Fasquelle... qui aura d'ailleurs *la Dragonne* à la fin du mois. Comment arranger tout cela? Un conseil de vous me serait précieux... et une lettre de vous — n'oublions pas que je garde la chambre depuis trois semaines — serait un joujou — ou un joyau — précieux pour un malade.

Amitiés à *Mesdames* Fénéon. Bien cordialement.

A. Jarry

Notes

LETTRE N° 1

Publiée pour la première fois en fac-simile par les *Cahiers du Collège de Pataphysique*, N° 22/23 page 108.

LETTRE N° 2

Publiée pour la première fois dans le N° 23 des *Soirées de Paris* du 15 avril 1914, pages 204 et sq. (Les autres lettres à Fénéon publiées dans le même numéro seront, plus bas, indiquées : publiées dans S.P.) Les lettres N° 2 et 3 ont été annotées par Michel Arrivé dans son édition de «La Pléiade». Le texte dont il est ici question est le suivant :

perhinderion



REVUE D'ESTAMPES PARAISSANT SIX FOIS DANS L'ANNÉE, 162, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS, RÉDIGÉE PAR ALFRED JARRY. FASCICULES DE 24 PAGES IN-FOLIO CAVALIER AVEC DES TIRAGES DE GRANDES PLANCHES D'ALBERT DURER ET UN TEXTE COMPOSÉ AVEC DES CARACTÈRES DU QUINZIÈME SIÈCLE. LE NUMÉRO : DEUX FRANCS CINQUANTE. ABONNEMENT ANNUEL : DOUZE FRANCS.

LETTRE N°3

Publiée dans S.P.

LETTRE N°4

Catalogue 230 de la Librairie de l'Abbaye (N° 79 du catalogue). Les indications étaient : L.A.S. à Félix Fénéon. S.D. 1 page in-8°.

La «rectification à faire», et qui a été faite dans le N° de la *Revue Blanche* du 1er septembre 1901, concerne le compte-rendu d'un roman de Mirbeau (Cf. *Chandelle verte*, page 600).

LETTRE N°5

Inédite. Collection Patrick Besnier. Carte-lettre (11 × 14 cm) avec marques postales, adressée à Félix Fénéon, 36 rue Damréaud, Paris.

Pour la bonne compréhension de cette lettre, se reporter à la *Chandelle verte*, pp 622-623. Le numéro de la *Revue Blanche* est celui du 1er mai 1902, et non du 1er septembre, comme l'écrit faussement Maurice Saillet.

LETTRE N°6

Inédite. Collection Patrick Besnier. Carte-lettre avec marques postales, adressée le 21/7/02 à 12 H de Corbeil à Monsieur Félix Fénéon, 15 rue des Grandes-Carrières, Paris.

LETTRE N°7

Inédite. Collection Henri Bordillon. Carte-lettre avec marques postales, adressée le 8/11/02 du Bureau de poste de la rue de Rennes, à Monsieur F. Fénéon, 15 rue des Grandes-Carrières. Pour «le Geste» concerné, voir la *Chandelle verte*, pp. 235-237.

LETTRE N°8

Inédite. Collection Patrick Besnier. Lettre s.l.n.d. Le «dernier Geste» parut dans le N° du 15/12/02 de la *Revue Blanche* (Cf. *Chandelle verte* pp. 632-634).

Les allusions à Mardrus concernent le compte-rendu du tome XII des *Mille et une Nuits* (voir *Chandelle verte*, pp. 632-634).

LETTRE N°9

Fragments inédits. Lettre s.l.n.d. figurant dans une édition de 1911 du *Faustroll*, et vendue par la Librairie de l'Abbaye, rue de Seine, Paris.

La date est peu aisée à établir ; sans doute s'agit-il de décembre 1902, à cause de la mention de la *Renaissance Latine*.

LETTRE N°10

Publiée s.l.n.d. dans S.P. Jarry publie régulièrement des «Théâtres» à partir du N° du 1/1/03, suite aux promesses faites à Binet-Valmer, secrétaire de la *Renaissance Latine* d'y publier, et là seulement, ses chroniques. Une lettre inédite à Karl Boès, du 31 janvier 1903, éclaire toute cette affaire. On la trouvera dans la partie «Documents».

Le post-scriptum concerne la pièce de Karl Rosenval (i.e. : Berthe Danville : *Jules ou les nêfles de l'Alaska*, (Cf. *Chandelle verte*, p. 640).

LETTRE N° 11

Publiée pour la première fois dans S.P. avec l'indication : papier à en-tête du *Mercuré de France*. La lettre a été publiée s.l.n.d. Le mardi peut être le 23 ou le 30 décembre. La seconde date semble la plus probable.

LETTRE N° 12

Lettre s.l.n.d. publiée pour la première fois dans S.P.

Le paragraphe annoncé est sans doute celui concernant *L'autre geste* de Maurice Donnay (*Chandelle verte*, pp. 640-641).

Le texte publié par S.P. faisait suivre le texte de la lettre de deux indications : « Côté à lacérer/Côté à divulguer à l'imprimeur ».

LETTRE N° 13

Lettre publiée pour la première fois en 1979, s.l.n.d., sous la forme d'une carte postale tirée à 200 exemplaires numérotés puis dans *l'Etoile-Absinthe* N° 4, page 45.

Le mardi dont il est question est le 30 décembre 1902.

LETTRE N° 14

Publiée pour la première fois dans S.P. avec l'indication : le papier est orné d'un lys.

LETTRE N° 15

Inédite. Collection Henri Bordillon. La date est incertaine. La lettre porte en filigrane un lion qui semble bien avoir servi de modèle au bois gravé anonyme qui conclue le *Louis XI, curieux homme* de Paul Fort (Voir dans la partie « Documents » : *Un bois inconnu* de Jarry.)

LETTRE N° 16

Publiée pour la première fois dans S.P.

Voir *Chandelle verte*, pp. 650-652.

LETTRE N° 17

Publiée pour la première fois dans S.P.

Les propositions de textes sont *La Bataille de Morsang* (parue dans le N° 236 du 1er avril 1903 de la *R.B.* et les poèmes : *Bardes et cordes* et *le chaînier*, parus dans le dernier numéro de la *R.B.*

LETTRE N° 18

Publiée pour la première fois dans S.P.

LETTRE N° 19

Inédite. Collection Henri Bordillon. Carte-lettre aux marques postales.

Allusion au compte-rendu du *Denier du Rêve*, de Maurice Magre (Cf.

Chandelle verte pp. 672-673)

LETTRE N° 20

Inédite. Collection Henri Bordillon, Carte-lettre aux marques postales. Le quart de page annoncé ne figure pas dans le dernier numéro de la *Revue Blanche* du 15 avril 1903.

La première collaboration de Jarry au *Canard Sauvage*, dirigé par Charles-Louis Philippe, fut publiée dans le N° du 21-28 mars 1903.

LETTRE N° 21

Lettre inédite, croyons-nous, de Félix Fénéon à Thadée Natanson. Le texte est établi à partir d'un cliché du document original, qui a figuré dans la collection de Madame Kapferer.

L'opuscule est *le Moutardier du pape*, qui ne paraîtra qu'en 1907.

LETTRE N° 22

Lettre publiée fragmentairement en fac simile dans *Jarry, poète d'aujourd'hui* (Seghers, 1951) puis, in extenso, et partiellement en fac simile, dans le N° 26/27 des *Cahiers du Collège de Pataphysique*.

ENTRETIEN AVEC PASCAL PIA SUR FELIX FENEON

Jean-Paul GOUJON - Quand vous avez connu Fénéon, était-il déjà à la Galerie Bernheim?

Pascal PIA - Oui. C'était lui qui tenait la galerie une grande partie de la journée. Je parle de la galerie Bernheim jeune, située place de la Madeleine, où est Madelios aujourd'hui. Cette galerie avait une petite publication destinée aux collectionneurs de tableaux qui s'appelait le *Bulletin d'Avertissements*, et qui était entièrement rédigé par Fénéon et Tabarant.

Fénéon a quitté la galerie vers 1925, quand elle s'est transférée rue du Faubourg St-Honoré. Chez Bernheim, il était à la fois marchand et — en partie — acheteur : quand des peintres essayaient de vendre quelque chose, ils commençaient par faire le siège de Fénéon...

JPG : Était-il prodigue de ses souvenirs littéraires ?

PP : On pouvait bien sûr le faire parler, mais il ne cherchait pas à les étaler. Ce n'était pas son genre... Et quant à son activité littéraire, en fait il ne se consacrait alors à rien. Il vivait de ses négoce de tableaux. Il demeurait à Montmartre, derrière le cimetière, rue Eugène-Carrière. Il avait des côtés assez drôles... Il avait dû non pas se brouiller avec les Bernheim, quand il les a quittés, mais il devait probablement leur reprocher quelque chose (ou eux lui reprocher quelque chose). Et je sais qu'un jour qu'il n'était déjà plus chez eux, ils ont acheté, après la mort de Loutreuil, une toile de Loutreuil que Fénéon aurait bien voulu avoir. Et Fénéon l'a fait acheter par un ami commun, qui s'appelait Espinas, parce qu'il ne voulait pas que les Bernheim sachent que c'était lui qui l'avait payée ce prix-là. Les Bernheim lui auraient certainement fait un prix plus avantageux, mais il ne voulait rien leur devoir. Il préférait payer plus cher.

J-P G : Que sont devenus ses papiers et ses collections?

P.P. : Il est mort vers la fin de l'occupation, pendant la guerre, et tout cela est allé à sa veuve, qui n'a pas vécu très longtemps après lui, un ou deux ans peut-être. Des papiers, il n'y en avait, je crois, pas beaucoup, mais il y avait surtout des tableaux. Il y a eu des ventes qui ont servi, selon ses instructions, à faire un prix Fénéon, que donne l'Université de Paris à un jeune peintre et à un jeune poète. Et encore, tout n'a pas été vendu, car Fanny Fénéon, suivant les instructions de son mari, a fait un certain nombre de legs. C'est ainsi qu'Alice Signac a eu des Seurat et qu'elle en a donné un à Ponge par testament.

JPG : Fénéon n'en avait-il pas légué aux Musées Nationaux?

P.P. : IL a dû leur en léguer quelques uns. Mais au départ (et cela est assez drôle), vingt ou trente ans plus tôt, Fénéon avait fait un testament en faveur du Musée de Moscou... Il voulait que ce qu'il possédait aille à un état socialiste. Et puis, après les histoires de Trotski, il a été absolument dégoûté du stalinisme et il a annulé son testament. Ensuite, il a refait ce testament qui prévoyait des ventes de tableaux et un prix Fénéon. Mais à l'époque — disons vers 1920 — il avait cru, comme beaucoup de gens, dans un état socialiste libertaire...

JPG : Avait-il fait de l'action politique?

P.P. : Non, mais en 1894 il avait collaboré à des journaux anarchistes, d'où son inculpation dans le procès des Trente.

JPG : Ne l'avait-on pas alors inculpé pour un autre motif ?

P.P. : Oh, il avait alors abrité des anars. Aux termes de la loi, il aurait évidemment pu être inculpé pour recel de malfaiteurs, mais cela n'allait pas plus loin...

LETTRES INEDITES DE FELIX FENEON A OCTAVE MIRBEAU

I

Samedi

(1893?)

Cher Monsieur,

J'ai bien reçu vos deux lettres pour la rue Lecourbe et votre lettre pour la guerre. Mon adresse est maintenant soit Guerre soit 78 rue Lepic.

Que je vous remercie donc de tant d'empressement à favoriser le projet Cohen.

Cohen a été, le jour dit, chez Simond, qui a prononcé des paroles vagues, et l'a invité à formuler, séance tenante, dans une lettre, sa proposition de collaboration. — Ce que fit notre candidat. «Je verrai, je vous écrirai» a ajouté Simond.

Un partcipe passé! était mal accordé, ai-je constaté quand Cohen a reconstitué pour moi sa lettre à Simond. Cela aurait-il choqué celui-ci? Quoi qu'il en soit nulle réponse n'est venue. Nous l'attendions et c'est ce qui a retardé ce compte-rendu des opérations. Nous avons eu le tort de ne pas vous écrire tout de suite. Veuillez nous pardonner. Nous sommes très touchés de votre concours si obligeant.

Y a-t-il encore quelque chose à faire?

En même temps que le N° 78 de l'*En-dehors*, vous recevrez un exemplaire du N° qui contenait votre article, un exemplaire sur lequel j'ai tamponné un bois de Charles Maurin.

Très cordialement

A handwritten signature in dark ink, appearing to read 'Felix Feneon'. The signature is stylized with large, sweeping loops and a long horizontal stroke at the bottom.

II

(Lettre à en-tête de *La Revue Blanche*)

10 janvier 1895

Mon cher ami,

Que je vous dise que depuis ce matin je suis le secrétaire de la rédaction de *La Revue Blanche* : et déjà vous ne vous étonnez plus que je vous mette à contribution. Cette revue paraîtra deux fois par mois à partir de février, mais sur 50 pages seulement et non plus 100. Articles plus courts (3 ou 4 pages), ton plus vif, plus de souci de l'actualité, etc.

Depuis longtemps MM. Natanson, qui, comme vous le savez, dirige *La Revue Blanche*, désiraient votre concours. Je leur ai dit que dans un récent voyage à Londres vous aviez étudié quelques préraphaélites, et notamment Burne-Jones et Rossetti en vue d'articles que vous publierez dans *Pall Mall Gazette*. Ne consentiriez-vous pas à publier des articles sur ce sujet — et plus généralement sur l'art anglais — dans la *R.B.* ? Vous pensez si je serais heureux que votre entrée dans la *Revue Blanche* coïncidât avec la mienne.

Mes respectueux hommages, je vous prie, à Madame Mirbeau.

Bien cordialement vôtre

Félix Fénéon

III

(Carte-lettre à en-tête de la *Revue Blanche*)

6 Mai 1896

Mon cher Mirbeau,

Accompagnant un article d'Adam, il y aura, dans le numéro imminent de la *Revue Blanche*, votre portrait et ceux de Clémenceau, Mendès, Baüer, Zola et Lorrain — par Félix Vallotton, 11 rue Jacob. Paris, à qui je vous serais obligé d'envoyer une photographie ou un autre portrait de vous *dès réception de cette lettre*. — Merci.

Votre fidèle

Félix Fénéon

(B.N. ; Ms., NAFr. 14687, f°s 69-73)

NOTE RELATIVE A LA PREMIERE LETTRE :

Félix Fénéon, qui y était entré en 1881, quitta en 1894 le Ministère de la Guerre, à la suite lors du procès dit «des Trente». Il habita rue Lepic jusqu'au 10 avril 1894.

«Le projet Cohen» est sans doute lié à la traduction par Alexandre Cohen d'*Ames Solitaires* de Gerhart Hauptmann, pièce représentée au Théâtre de l'Œuvre le 13 décembre 1893 (Cf. *E.-A.* N° 4, pages 11 et 21)

Quant au titre de la revue, difficile à lire sur le manuscrit, il s'agit probablement de l'*En-dehors*, de Charles Galland, dit Zo d'Axa, qui fonda cette revue en mai 1891, et dont le numéro de février 1893 contient un bois de Charles Maurin.

RICHE BELGIQUE

RICHE BELGIQUE

Il y a, disons-le d'emblée, quelque irritation, quelque agacement aussi, où perce volontiers la vexation, à traiter des liens, personnels ou littéraires, qui unirent Jarry à la Belgique. Du tissu de ces relations, consciencieusement éraillé par le temps, ne subsistent en effet, pour le moment en tout cas, que la trame laissée par de menus textes et documents. Trame grossière et élimée, sans doute, mais pas assez pour que nous abdiquions nos prétentions à retracer.

Le premier, à notre connaissance, des enfants du limon que fréquenta Jarry, épistolairement du moins, fut Max Elskamp à qui il adressa, en 1894, un exemplaire des *Minutes de sable mémorial* fraîchement parues. Elskamp, touché, retourna la politesse sous forme des *Salutations dont d'angéliques*, accompagnées d'une lettre où fleurissent des compliments qui semblent autre chose que des ornements du discours (1). L'année suivante, le Belge récidive avec *En Symbole vers l'Apostolat*. Et Jarry d'annoncer, en manière de remerciement, dans une lettre du 16 avril 1895, la seule adressée à Elskamp que nous possédons, et que nous donnons ici en *fac simile*, l'envoi prochain du N° 3 de l'*Ymagier* en voie d'achèvement. M. Arrivé, glosant le mot pour "la pléiade", fait état de deux autres lettres, qu'on aimerait lire, d'Elskamp à Jarry, qui laissent supposer une correspondance plus fournie entre les deux hommes. De fait, le manège continua, au moins de la part de Jarry qui, généreusement, dédicaça la plupart de ses œuvres au poète anversoïse, d'*Ubu Roi* au *Moutardier du pape*. «Elskamp plut à Jarry par la naïveté artisanale de son travail graphique et de sa poésie — un peu fausseté populaire et joliment pseudo-moyenâgeuse» (2) Le jugement est juste et il n'est pas inopportun de rappeler qu'Elskamp figuré, en bonne place, d'abord pour ses *Salutations*, ensuite pour les plus récentes *Enluminures*, dans la précieuse bibliothèque du Docteur Faustroll, en compagnie d'un autre Belge : Emile Verhaeren.

Cette présentation constitue en quelque sorte l'inventaire de notes diverses, éparses, que nous primes sur le sujet. Nous espérons les compléter le jour où, grâce à Faustroll, nous mettrons une main ferme sur les papiers d'Eugène Demolder et les archives littéraires de la *Libre Esthétique*, qui nous échappent encore.

C'est en juin 1896 que Jarry offre à Verhaeren un exemplaire d'*Ubu Roi* qui vient de sortir des presses du Mercure. La réponse est prompte, nette... et enthousiaste, qui paraît dans *L'Art Moderne* du 19 juillet. Ce compte-rendu, élégant et juste, est cité *in extenso* par Noël Arnaud dans sa biographie jarryque, aux pages 219-221, ce qui nous dispense d'en dire plus. Jarry eut-il vent des bienveillantes réactions de ce nouveau corybante d'Ubu? Les marécages de l'ignorance où nous nous débattons nous empêchent de formuler une quelconque réponse à ces inquiétudes pourtant légitimes. Toujours est-il que le poète des *Campagnes hallucinées* bénéficia longtemps du service de presse de Jarry qui s'empressa de le ranger méticuleusement emmi ses auteurs pairs.

Des rapports personnels qui unirent Jarry et Verhaeren nous ignorons tout. Aucune correspondance, même anodine, n'a, jusqu'à présent, été mise au jour et les seuls documents que nous conservons sont des dédicaces.

Quant à Beck, le moins qu'on puisse dire, c'est qu'après une brève mais profonde amitié parisienne (3), où d'aucuns croient pouvoir distinguer l'uranisme, Jarry l'a copieusement assaisonné de quolibets féroces, de glace pilée et de coups — de poings ou de feu — selon des sources diverses et pas toujours potables, qui sont parfois des tinettes. Beck, plastron de l'hubris jarryque, s'enfuit de Paris en mai 1897. Nous ne reviendrons pas sur cet épisode cocasse abondamment commenté ailleurs. Il reste que le statut de Bosse-de-Nage, dans le *Faustroll*, ne laisse pas d'être ambigu. S'il a la mise un peu ridicule et «dégoûtante», si le Docteur l'étrangle de «la serre de ses ongles», le cynophale papion joue d'évidence un rôle capital dans le périple faustrollien : assurer l'amarrage de l'as et ponctuer, littéralement, le discours de ses «ha Ha». Quelle fut la cause de cette brouille éclatante? On n'est pas en mesure de le dire. Mais, détail de taille, dans la livraison d'*Antée* du mois de mai 1907, donc *bien avant la lettre de Jarry à Rachilde*, datée du 14 août, où Jarry, «pour la première fois», selon M. Saillet, «fait état de cet ouvrage» (4). Crossoptylon-Beck annonce la parution prochaine de la *Chandelle verte* :

«Alfred Jarry, complètement rétabli d'une assez longue maladie, travaille à un roman qui paraîtra chez Fasquelle, à la saison prochaine. Titre : *La Dragonne*. On dit que ce livre, sauf complications d'ordre politique, pourrait bien remporter le prix Goncourt. Du même auteur vont paraître, très prochainement, les *Spéculations*, de cette série d'admirables boutades qu'il écrivit jadis pour la *Revue Blanche* et qui firent l'enchantement de tous les artistes. Ce nouveau livre s'appellera la *Chandelle verte*.

A mon Elkskamp

son admirateur

Alfred Jarry

Ubu enchaîné

précédé de

Ubu Roi

A Emile Verhaeren

son admirateur

A. Jarry

Ubu enchaîné

précédé de

Ubu Roi

Beck «battu et content», ou plutôt Beck réconcilié (le ton de la note autorise l'hypothèse) semble donc avoir poursuivi, jusqu'aux derniers jours, ses relations avec Jarry.

A traiter des séjours de ce dernier en nos verts pâturages il eût fallu évoquer la vacance étésienne de 1896, au cours de laquelle le récent auteur d'*Ubu Roi* goûta l'hospitalité de Gustave Kahn en ses demeures littorales de Knokke-le-Zoute. Mais de cette pause solsticiale, on ne sait pas grand chose, ce qui économise l'encre et le papier. Plus «important» par ses multiples et profondes implications pataphysiques, est l'équinoxe vernal de 1902. La sève montant, Octave Maus, directeur de la *Libre Esthétique*, épris de neuf en matière d'art et de littérature, décida d'exhiber Jarry à la cantonade huppée de Bruxelles. Jarry, avec jubilation, répondit positivement à cette sollicitation et annonça, pour le 21 mars, sa *Conférence sur les pantins* dont nous avons maintenant, grâce au très-méticuleux Thiéri Foulc, le texte enfin exact et complet «à une possible lacune près» (5) Jarry n'ignorait pas ce que Maus, et peut-être une infime fraction de «connaisseurs», attendaient de lui. Un témoin, L. Dumont-Wilden, rapporte : «Mesdames et Messieurs, dit-il, je sais bien que je suis venu ici pour vous dire le mot, mais le mot ne doit pas se dire, il doit se gueuler» (6) Et Jarry de gueuler. Le mot tonna, coruscant. Après quoi, Maus, Demolder, Eekhoud, Voss, Picard et d'autres lui offrirent un banquet où il fut fait un usage généreux de breuvages fermentés. Jarry, dont la capacité n'est plus à dire, enterra les Belges de pourtant solide réputation.

De cette brève trajectoire bruxelloise subsistent deux autres textes : un compte-rendu de la neuvième exposition de la *Libre Esthétique*, paru dans la *Revue Blanche* du 15 avril, et *Les Pouchinels*, récemment remis en lumière (7), où Jarry observe et décrit avec sa pataphysique minutie de l'ethnographe, les mœurs exotiques des pantins de la capitale.

Egalement observateur du langage et de ses particularismes, le Breton écrivit belge. Faut-il voir dans *Jef* des réminiscences de ce séjour à Bruxelles ou le verbiage ridicule mais truculent de Jef est-il copié sur celui du «Kapitaine» Demolder avec qui Jarry travailla d'abondance dans les dernières années de sa vie? Nous ne savons. Sans doute, comme toujours, et pataphysiquement, y a-t-il des deux.

Des rapports entre Jarry et la Belgique, on le voit, il reste beaucoup à découvrir et à expliquer. Puisse le peu de documents ici colligés jeter quelque lumière, — fût-elle tamisée par l'ombre de lacunes encore trop nombreuses, sur ces relations qui laissèrent aux contemporains maints stigmates, dont de pataphysiques.

Philippe VAN DEN BRÉCK

Notes

(1). V. cette lettre dans le N° 22-23 des *Cahiers* du Collège de 'Pataphysique, p. 27.

(2). Cf. *Cahier* du Collège de 'Pataphysique, N° 10, p. 17.

(3). On recherche encore un expl. sur Hollande d'*Ubu Roi*, dédié à A. M. Christian Beck, en toute sympathie littéraire, 14 octobre 1896.

(4). Cf. *La Chandelle verte*, p. 25.

(5). Cf. A. Jarry, *Les Pouchinels suivi de la Conférence sur les Pantins en partie inédite*, Institut Limbourgeois de Hautes Etudes Pataphysiques, 107 E.P. (1979 vulg.)

(6). L. Dumont-Wilden : *Souvenirs du Père Ubu*, «Le Soir», 10 nov. 1937.

(7). Cf. la note 5.

Le Symbolisme en Belgique

«En Belgique, pas d'Art ; l'Art s'est retiré du pays». «Autant que possible, pas de poètes, ou très peu de poètes». «*Haine de la beauté*, pour faire pendant à la *haine de l'esprit*». «Ici, il y a des *femelles*. Il n'y a pas de *femmes*». «La verdure noire». «L'animal lui-même fuit ces contrées maudites...». Au plan spirituel, on ne peut faire que ce qui a été dit soit comme ce qui n'a pas été dit, que ce qui a été écrit soit comme ce qui n'a pas été écrit, pour peu que parole et écriture soient proférées par qui sait ce que parler et écrire veulent dire, à plus forte raison si celui-là (ici, Baudelaire, en ses brouillons rageurs de *Pauvre Belgique*) exerce sur le parler et sur l'écrire un magistère suffoquant. Je veux dire qu'il importe assez peu de savoir les raisons, et si Baudelaire *avait raison* contre la Belgique (ou la Belgique contre lui), que ce que je voudrais considérer c'est que rien ne peut faire que Baudelaire n'ait fulminé (du même ton en somme que son ultime «Crénoml») les «fusées» terrifiantes et humiliantes de *Pauvre Belgique* et que si ce sont là pour le géographe, l'historien, le sociologue et l'ethnographe choses nulles et non avenues (pour le linguiste, je ne sais pas), pour le poète et pour l'artiste ce sont choses bel et bien avenues, puisqu'ils sont gens pour qui (les seuls, peut-être) ce qui a été écrit, ou peint, ou sculpté, ou musiqué, voire bâti, acquiert une pertinence au moins égale à ce qui n'a pas besoin pour exister d'en passer par l'écriture, la peinture, la sculpture, la musique, l'architecture.

Rien ne peut faire donc, à mon sens, que les poètes et les artistes belges n'aient reçu de Baudelaire cette révélation particulièrement délétère (car qu'on le veuille ou non, et quand bien même on serait à couteaux tirés avec sa propre patrie, on ne peut pas rester indifférent à sa nature, par un sorte de relation œdipienne, aussi) qu'ils étaient nés et qu'ils vivaient dans un pays foncièrement et absolument *apoétique*, puisque à la fois la nature et la civilisation s'y montrent dégradées au point que l'on y crève les yeux des pinsons et des poètes et que les artistes s'y complaisent à des «sujets ignobles, pisseurs, chieurs et vomisseurs». Je prétends que pour eux, poètes et peintres de Belgique, cette révélation fulminée par Baudelaire à leur intention (car pour les autres elle n'était qu'injurieuse, c'est-à-dire dépourvue de sens profond parce que ne manifestant qu'une différence de point de vue) fut non seulement délétère mais révolutionnaire parce qu'elle les contraignit à prendre position, non pas encore une fois *pour ou contre* Baudelaire et ses opinions touchant à leur pays, mais au niveau de leur raison d'être : poètes et artistes dans un contexte où art et poésie étaient dits inviables.

Baudelaire en quelque sorte les poussa à faire que la poésie et l'art soient désormais possibles en un lieu, la Belgique, où il avait décrété (ou constaté, c'est tout un) qu'ils n'existaient pas. Ce qui revient à ceci : Baudelaire, en décrétant le caractère *apoétique* de la Belgique, a inventé la poésie et l'art belges tels que le Symbolisme et le Surréalisme allaient les reconnaître.

Riche Belgique! Si partout le Symbolisme apparut revanche sur le sordide du spirituel, sur le matériel de l'immatériel, combien à plus forte raison en Belgique si l'on admet que poètes et peintres, serait-ce sans l'avouer, y prirent pour argent comptant la parole de Baudelaire. Or la Belgique est peut-être, du Symbolisme, le foyer le plus ardent, celui où la spiritualité crépète le mieux dans l'âtre, qu'alimentent en étincelles une foule de poètes (desquels l'un des deux ou trois «phares» du Mouvement non pas, comme le crut Stefan Zweig, Verhaeren, une casserole attachée à sa queue, mais le mage des *Serres chaudes*, Maeterlinck) et une non moins grande de peintres, qu'avec un plaisir pervers je vois envahir aujourd'hui les serres froides du Grand Palais, de l'autre côté de l'avenue Alexandre III, les Préraphaélites leur adressant des signes de connivence (1). Si l'on excepte d'une part les seuls qu'ait connus Baudelaire («Wiertz, charlatan. Idiot, voleur». «Wiertz, le peintre philosophe littéraire. Billevesées modernes. Le Christ des humanitaires». «Il ne sait pas dessiner et sa bêtise est aussi grande que ses colosses» et : «Pas d'artistes, excepté Rops») qui, pas plus qu'Henri de Groux, ne sont vraiment à mettre au rang des Symbolistes ; d'autre part ceux, par trop torturés, qui ont à faire à se sauvegarder des obsessions effroyables (Mais Emile Fabry vécut 101 ans! Quant à Léon Spilliaert, il est un très prenant Münch des Flandres) ; tous sans exception se vouent à sublimer la quotidienneté belges : femmes, enfants, paysages, intérieurs (au double sens du terme).

«Des yeux incolores et sans regard» disait, de la femme belge, Baudelaire. Avec Fernand Khnopff, noble entre tous les peintres symbolistes, le regard féminin devient le plus lancinant des défis en même temps que le plus glacial des interdits : regard, d'ailleurs, de sa sœur Marguerite, dragon androgyne de la double continence, infiniment contemplé. Et la mer, peu à peu, envahit les places de Bruges-la-Morte. Jean Delville le Rose + Croix peint dans la lumière astrale les délices de la castration : désormais, les âmes sont sœurs et «les Rubens en suif» se changent en sylphides. Des bacchanales d'âmes! «L'enfance, jolie presque partout, est ici hideuse, teigneuse, galeuse, crasseuse, merdeuse», disait Baudelaire. Visionnaire hippie, Léon Frédéric amoncelle par milliards les bébés roses assoupis en plein air après un concert Pop. *La Nature*, c'est la maternité ensevelie sous les fleurs. *L'Âge d'Or*, c'est, toutes générations brassées, la communauté sexuelle.

Constant Montald, négligeable, célèbre aussi la fécondité féminine et enneige la Belgique (la neige, qui naturellement *sublime*, est le substitut symboliste du sperme). C'est sur *L'Ame des choses* le silence qui neige avec Xavier Mellery : une gravité songeuse s'établit autour des objets, fait un pont entre les radiations visibles de Seurat et les invisibles, de Chirico. Les intérieurs belges anoblis par Mellery, il reste à William Degouve de Nuncques, la candeur même, et la grâce, à procéder identiquement sur les paysages de Belgique (et d'ailleurs). Que l'on ne s'y trompe point, on n'est pas ici dans le calendrier des postes, mais dans la rythmique pure, et dans l'hallucination.

De ces sublimateurs et d'autres, absents (plus proches de l'Expressionnisme ou du Naturalisme), Francine-Claire Legrand rend compte précisément dans le tout récent *le Symbolisme en Belgique*, avec nombre d'illustrations ; mais, si je me permets, ce n'est pas le Symbolisme qu'elle préfère, chez les Symbolistes (et pour ces derniers, le Symbolisme ne saurait être «une mode») ! Regrettons, au Grand Palais, le manque de l'admirable *I lock my door upon myself*, de Khnopff (harmonie feuille-morte) et l'injustifiable absence de l'autre grand artiste du symbole en Belgique, le sculpteur transi Georges Minne, incomparable illustrateur aussi des *Serres chaudes*.

Cependant, le processus symboliste de *poétisation* des choses ne les transforme pas : on feint seulement qu'elles soient transformées. Lunettes roses, ou lunettes de neige. Cela devient flagrant chez Paul Delvaux, arbitrairement rattaché au Surréalisme et que je dirais plutôt Symboliste attardé : lorsqu'il ne triche pas aussi sur le décor (nous véhiculant dans de suspectes Pompéi), c'est celui de la quotidienneté belge auquel il impose ces abstractions, des femmes nues ou des squelettes. Rêvez, pourvu que les trains partent à l'heure ! Cette manière de «dorer la pilule» est le mensonge idéaliste (le mensonge matérialiste existe ailleurs).

René Magritte est le refus de poétiser fait peintre, parce que poétiser est le contraire de la *poésie*. Acceptant les signes de la quotidienneté belge tels qu'ils sont, avec leur irrémédiable absence de halo, il n'en représente pas moins l'effort d'atteindre à ce «point de l'esprit» d'où *Pauvre Belgique* de Baudelaire et Belgique sublimée des Symbolistes «cessent d'être perçues contradictoirement». «Les Belges aiment leurs chapeaux comme le paysan de P. Dupont ses bœufs», disait Baudelaire, qui disait aussi, comme si déjà il *envisageait* la peinture de Magritte : «L'œil belge a l'insolence innocente du microscope». L'«insolence innocente» du regard de Magritte va mettre «la description exacte du monde visible» au service d'une exigence révolutionnaire, celle qui prétend qu'on ne peut «transformer le monde» qu'à la condition de

changer les objets, entendons : non pas les remplacer par d'autres, mais transformer leurs rapports, entre eux, entre eux et nous, entre eux et la réalité. Changés les objets, changé le monde! changée la vie! Tel est le «sens bouleversant» de la peinture de Magritte et, par exemple, il n'est pas nécessaire d'être affamé pour se sentir bouleversé par une théorie de pains croustillants voguant en plein ciel (*La Légende dorée*), ni linguiste pour se voir concerné par les caprices sémiologiques du *Corps bleu* ou de *Personnage marchant vers l'horizon*. Je m'étonne qu'à une époque tant que la nôtre éprise de «théories» nul n'ait encore tiré de la peinture de Magritte, maintenant que son «corpus» est achevé, quelque bréviaire révolutionnaire certainement moins discréditant pour l'esprit que tels autres qui circulent et peut-être plus efficace, quand ce ne serait que pour la Belgique.

Car voici parfaitement reconnaissable avec son «culte des Belges pour leurs chapeaux», cette Belgique, en même temps que changée, révolutionnée ou prête à l'être, prête à se réconcilier avec son vrai visage (mais au-delà de quelles barricades?). Si l'on tient absolument à le savoir, il n'est que de prendre Magritte au pied de la lettre.

José PIERRE

(1) «*La Peinture romantique anglaise et les Préraphaélites*», Petit Palais, janvier-avril 1972.

N.D.L.R. : Cet article fut publié pour la première fois dans le N° du 16 au 29 février de la *Quinzaine littéraire*, pages 16 et 17. Il rendait compte du livre de Francine-Claire Legrand : *Le Symbolisme en Belgique*, «Belgique, art du temps», Laconti éd., Bruxelles, 277 p., 212 ill.

UNDERSTATEMENT

Due aux plumes conjuguées de R. Burniaux et R. Frickx, paraît une édition mise à jour de *La littérature belge d'expression française* (collection «Que sais-je?»). P. 29, cette phrase : «On ne peut dire que le symbolisme ait fait école en Belgique» ouvre le chapitre où sont étudiées les œuvres d'Albert Mockel, Maeterlinck, Van Lerberghe, Rodenbach, Verhaeren, Elskamp. Comment dit-on *understatement* dans la langue belge d'expression française?

P.B.

LES MARIONNETTES

Mesdames, messieurs,



ES marionnettes sont un petit peuple tout à fait à part chez qui j'ai eu occasion de faire plusieurs voyages. Ce furent là des expéditions peu périlleuses qui ne nécessitaient point le casque d'explorateur ni une nombreuse escorte militaire. Les petits êtres de bois habitaient à Paris, chez mon ami Claude Terrasse, le musicien bien connu, et semblaient prendre grand plaisir à sa musique. Terrasse et moi-même avons été, pendant un ou deux ans, les Gullivers de ces lilliputiens. Nous les gouvernions, comme il convient, au moyen de fils, et Franc-Nohain, chargé d'inventer une devise pour le Théâtre des Pantins, n'a pas eu à en trouver de meilleure que la plus naturelle : en avant, par fil.

Là furent joués notamment Paphnutius, une pièce latine et mystique de Hrotsvitha, traduite excellemment par Ferdinand Herold, Vive la France, de Franc-Nohain que la censure jugea bon d'interdire et qui restera interdite, sauf les quelques passages que j'aurai le plaisir de lire tout à l'heure. Les pantins ont représenté un grand nombre de fois Ubu Roi dont je lirai aussi deux scènes en demandant l'indulgence pour le certain mot. Ils s'occupèrent aussi d'une pièce allemande extraordi-

naire du célèbre Ch. D. Grabbe, proclamé en Allemagne le plus grand tragique après Schiller [rayé : mais on connaît peu Les Silènes, son unique pièce comique]. Les Pantins revivront probablement [rayé : à Paris] cette année, pour donner des pièces de guignol du peintre Ranson, l'inventeur de l'extravagant Abbé Prout. Je vous présenterai dans peu d'instant ce sympathique personnage.

Voici donc la première scène et, hélas ! le premier mot d'Ubu Roi ; ensuite, après quelques extraits de Paphnutius, de Vive la France, de Grabbe et de l'Abbé Prout nous clôturerons cette causerie encore par le Père Ubu, dans la grande scène de la Trappe. Voici le Père Ubu.

Le Père Ubu : [Merdre].

1^{re} scène d'Ubu

Telle est la 1^{re} scène.

Voici Paphnutius. Ainsi prononçait-on irrévérencieusement aux Pantins le nom de ce grand personnage [ces deux mots ont été rayés, remplacés par : vénérable ermite, puis rétablis] ; car Paph[nutius] est une pièce sérieuse, c'est l'histoire de la conversion de Thaïs. Il a suffi pour en faire une pièce comique de l'interpréter en marionnettes. A la rigueur, la simple lecture suffit à cette invraisemblable métamorphose.

Paphnutius montre à Thaïs la cellule où elle sera enfermée.

Scène de Thaïs

Vous voyez que c'est bien là une pièce sérieuse.

Quant à Vive la France, le nom de son auteur, Franc-Nohain, ne nous permet pas de douter de la valeur de son comique. Dieu et l'Ange extermin[ina]

teur] sont venus en touristes visiter la France. Ils entrent dans un café. La caissière de l'établissement salue l'ange de ces mots qui l'étonnent fort : Bonjour, capitaine.

[Rayé : Après le vieux commandant]. Les célestes touristes rencontrent aussi le Jeune Homme pauvre. Voici le portrait du J.H. pauvre.

[lacune ?]

Après Franc-Nohain, ou plutôt avant Franc-Nohain, car il y a à peu près cent ans que vivait le célèbre tragique allemand dont je vous parlais tout à l'heure, Christian Dietrich Grabbe imaginait des personnages d'un grotesque extravagant. Voici son Diable et son margrave Tual.

Silènes

Il n'aurait fallu rien moins pour exorciser ce diable que le bon Abbé Prout créé par Ranson. Vous connaissez les œuvres de Ranson comme peintre : il a exposé à la Libre Esthétique, j'expose cette fois de sa part le portrait de l'abbé.

Voici une scène de la pièce de Ranson intitulée Le Sabre et le Goupillon. Le colonel de la pièce n'est pas au-dessous de ce qu'annonce le titre. Ecoutez-le jurer :

Le colonel : [Mille escadrons...]

A la fin de la pièce

Mais faisons plus ample connaissance avec l'abbé Prout.

La vaseline

Pour terminer, le Père Ubu en personne va nous présenter ses adieux dans la scène de la Trappe.

Trappe

Le Père Ubu désirant munifier le roi de Pologne Venceslas, lequel vient de le faire comte de Sandomir, ne sait rien trouver de mieux que cette généreuse formule : « Sire, acceptez, de grâce, un petit mirliton. »

Le mirliton — cette « pratique » de Polichinelle prolongée en tuyau d'orgue — nous semble l'organe vocal congruent au théâtre des marionnettes. Les héros d'Eschyle, comme on sait, déclamaient dans des porte-voix. Et étaient-ils autre chose que des marionnettes exhaussées sur cothurne ? Le mirliton a le son d'un phonographe qui ressuscite l'enregistrement d'un passé — sans doute rien de plus que les joyeux et profonds souvenirs d'enfance alors qu'on nous conduisait à Guignol.

Nous ne savons pourquoi, nous nous sommes toujours ennuyé à ce qu'on appelle le Théâtre. Serait-ce que nous avons conscience que l'acteur, si génial soit-il, trahit — et d'autant plus qu'il est génial — ou personnel — davantage la pensée du poète ? Les marionnettes seules dont on est maître, souverain et Créateur, car il nous paraît indispensable de les avoir fabriquées soi-même, traduisent, passivement et rudimentairement, ce qui est le schéma de l'exactitude, nos pensées. On pêche à la ligne — du fil de fer im [...] dont se servent les fleuristes — leurs gestes qui n'ont point les limites de la vulgaire humanité. On est devant — ou mieux au-dessus de ce clavier comme à celui d'une machine à écrire... et les actions qu'on leur prête n'ont point de limites non plus.

Et les vers voulus « mirlitonesques » ne sont-ils pas l'expression à dessein enfantine et simplifiée de l'absolu, sagesse des nations ?

Et puis... sont-ils plus mirlitonesques que ceux récités dans les théâtres à personnages humains et que le public applaudit de toute la compréhension de son séant, seul point par lequel il soit bien en contact avec le Théâtre ?

Alfred JARRY

Le présent texte, publié pour la première fois sous le titre : *Conférence sur les Pantins* dans le cahier N° 11 du « Collège de Pataphysique », fut repris, en supprimant les évidentes fautes de lecture du manuscrit, par Maurice Salliet dans son *Tout Ubu* et par Michel Arrivé dans son édition de la « Pléiade ». Récemment, Thierry Foulc en a établi l'édition, que l'on peut considérer comme définitive, dans une plaquette intitulée « les Pouchineils », publiée en 1979 par « L'Institut Limbourgeois de Hautes Etudes pataphysiques ». Grâce à l'obligeance de Thierry Foulc, nous reprenons ici ce texte, (en reprint), en lui donnant son véritable titre, indiqué dans la lettre à André Fontainas.

Les titres intercalaires renvoient aux textes dont Jarry donna lecture lors de cette conférence et qui sont précisés par une autre feuille, que nous reproduisons ci-contre.

H. B.

[BROUILLON]

1° Paphnutius, p. 29.

2° Vive la France - Jeanne d'Arc, le vieux commandant, manille (1^{er} cahier).

3^e cahier - le jeune homme pauvre avant la toilette (où est le cordeau (la corde) [texte douteux].

3° Les Silènes 1. le margrave Tual
2. M. Duval

4° Ranson
le lys dans la vallée (rayé)
le télescope (rayé)
1. l'armoire des voluptés
2. Le lys dans la vallée (rayé)

5° Ubu Roi 1. 1^{re} scène
2. La trappe

Lettre inédite à Fontainas

(mars 1902 ?)

Mon cher ami,

Ma navrante paresse coutumière m'excuse — si c'est une excuse! — de ne vous avoir pas écrit plus tôt. J'ai écrit à Maus ; c'est arrangé pour le 21. Titre : *Les Marionnettes*. J'y parle entre autres de «Paphnutius». J'ai retrouvé des tas d'*Almanachs* : je vous en transmets un pour votre ami en pardon ; et si vous en voulez d'autres, il y en a encore!

Bien cordialement

Alfred Jarry

Compte-rendu de la conférence.

Si même je vis très vieux, jamais je n'oublierai l'effet foudroyant que fit le début de Jarry à la *Libre Esthétique*, il y a une quinzaine d'années. La salle, très grande, était emplie d'un public ultra-chic. Aigrettes, fourrures, crissements de soie, et cette légère agitation qui marque une attente impatiente. Qui était cet Alfred Jarry qui, pour la première fois, se levait à l'horizon bruxellois? — Jarry parut, petit, la tête trop forte pour l'exiguité de son torse, l'air d'un têtard qu'on aurait vêtu de noir. Il se versa posément un verre d'eau ; puis, ramassé sur lui-même comme s'il allait bondir en avant, il lança d'une voix de tonnerre le mot, le fameux mot, avec son orthographe nouvelle, et ce mot roula en avalanche dans l'immensité de la galerie, souffletant les belles dames épouvantées, heurtant les murs qui le renvoyaient en échos... Il y eut des cris, des rires étouffés, des fuites éperdues, chacun devant l'imprévu de l'événement hésitant sur l'attitude qu'il devait prendre, pour demeurer fidèle au protocole mondain tout en se montrant instruit des plus récentes mœurs littéraires.

Octave MAUS

Ce compte-rendu est paru dans *La Lanterne Magique*, Impr. Centrale, Neuchâtel, 1927 ; in-8°, 36 pp.

Les «Pouchinels»

Rue haute, dans une cave. Le montreur de marionnettes s'énorgueillit d'un nez si truculent qu'il a l'air faux, dérobé pour le moins au maccus antique ou à quelque diable de Jérôme Bosch. Il brandit de la main gauche son sceptre, une latte carrée destinée, nous semble-t-il d'abord, à réfréner dans la limite des convenances la curiosité du jeune public marollien, désireux de toucher ces grandes poupées qui incarnent Louis XIII, Richelieu ou le Lion de Flandre. De la main droite il tient le fantoche, de court. Le fil est court tout simplement parce que le plafond est bas, mais la marionnette est si solide et si humaine que cette illusion s'impose, qu'elle tire sur la laisse dans l'intention de la rompre et de courir à son gré. En effet, voici un duel : deux par deux, l'un contre l'autre, s'élancent des coulisses quatre «Pouchinels» habillés en mousquetaires. Dans la fureur du combat et le dru cliquetis des dagues de fer-blanc, ils entraînent sur la scène les montreurs, comme des valets de chiens qu'emporte la meute. Heureusement, nous nous étions sans doute mépris sur le véritable usage de la baguette de l'homme au grand nez.

Alfred JARRY

Article paru dans *Le Soir illustré*, Bruxelles, juin 1902, page 24. (N° spécial pour les victimes de la catastrophe des Antilles).

ETUDES

L'Empire ottoman dans *Ubu enchaîné* ou l'Envers et l'Endroit.

L'Empire ottoman apparaît, sous forme d'évocation, dans *Ubu enchaîné*. Si, du point de vue géographique, cet Empire ne donne naissance à aucun décor réaliste (conformément à la conception que Jarry se fait du décor), il joue cependant, pour ce qui concerne l'action, un rôle important. Ce rôle s'explique par le parallélisme étroit voulu entre ce drame et *Ubu Roi*. On sait que Jarry a très explicitement présenté *Ubu enchaîné* comme la contre-partie d'*Ubu roi* (1). Les deux pièces peuvent être, de ce fait, considérées comme l'envers et l'endroit d'un même ensemble dramatique dans lequel le personnage central, dont le nom apparaît dans chacun des titres antithétiques, apparaît comme l'élément unificateur, autour duquel gravitent les contraires et au sein duquel, en définitive, viennent se résorber et se résoudre les opposés.

On voit, dès lors, en quoi consiste la fonction de l'élément spatial représenté par l'Empire ottoman. Dans la mesure où *Ubu enchaîné* offre une structure inverse, on peut s'attendre à y découvrir un schéma parallèle à celui d'*Ubu roi*. La terre, en tant que lieu scénique, dominant dans ce dernier, son contraire, l'élément marin, va occuper une place importante et peut-être essentielle dans *Ubu enchaîné*. Mais on remarquera que la terre, ou ce que l'on pourrait appeler les scènes terrestres, se présentent, dans *Ubu roi*, comme un espace visible, en quelque sorte tangible, concret. Il en résulte, selon une logique que suggère la propre remarque de Jarry, que la mer, dans la contrepartie scénique, n'interviendra que comme lieu imaginaire, non visible, non scénique, comme lieu abstrait. A l'espace terrestre, souvent très large, voire illimité dans *Ubu roi*, s'oppose, dans la pièce de 1899, un espace clos, limité, allant, avec la prison, jusqu'à la quasi suppression de l'espace, contraste particulièrement sensible par rapport aux scènes d'*Ubu roi* qui se situent dans les montagnes, aux portes de Varsovie, dans les plaines de l'Ukraine ou dans la province de Livonie couverte de neige.

(1) Voir Alfred Jarry, *Œuvres Complètes I*, Bibliothèque de la Pléiade, p. 1211, *Almanach illustré du Père Ubu*, Notice. Ce volume des œuvres complètes est désigné dans les notes de cet article par le sigle PI.

L'élément marin, virtuel, est introduit par le terme *galères*, hyper-signifiant comme le fait présager sa répétition. Ce sont les prévenus eux-mêmes qui demandent à être envoyés aux galères :

Je veux aller aux galères, (2) clame Ubu, qui précise aussitôt :

nous souhaiterions que cette condamnation fût perpétuelle, et notre villégiature près de la mer, en quelque sain climat (3).

C'est donc lui qui suggère le verdict que le tribunal va s'empresse de prononcer :

La cour... condamne François Ubu, dit Père Ubu, aux galères à perpétuité. Il sera ferré à deux boulets dans sa prison et joint au premier convoi de forçats pour les galères de Soliman. (4)

La condamnation aux galères, anachronique, peut sembler inattendue ; mais envoyer les anciens maîtres de Pologne, l'ancien Maître des Finances françaises, aux galères de Soliman a de quoi surprendre davantage. Car peut-on se contenter de rappeler les intentions comiques de l'auteur pour justifier ce qui apparaît d'abord comme simple procédé burlesque ? Le mot galères, dont l'origine byzantine ne suffit pas à faire naître immédiatement dans l'esprit du lecteur ou du spectateur une image orientale, évoque, depuis l'antiquité, le monde méditerranéen. Jarry apporte deux précisions à cette évocation, une d'ordre historique, par l'introduction du célèbre sultan Soliman le Magnifique, le musulman tout-puissant auquel l'Europe du XVI^e soit les Capitulations ; la seconde, d'ordre spatial, « galères de Soliman » ayant pour équivalent sémantique galères turques.

La turquerie, dans la littérature française, est passée de mode lorsque Jarry, à l'époque symboliste, fait son entrée dans les lettres. Un certain Orient, de plus en plus lointain, indien, chinois, puis japonais, exerce un attrait profond sur les générations post-romantiques. Pierre Loti, en 1879, avec *Aziyadé* n'a pas réussi à redonner à l'Empire ottoman le lustre qu'il avait conservé jusqu'au jour où Hugo, dans ses *Orientales*, semble avoir définitivement peint ce pays barbaresque comme l'antithèse du monde non civilisé, c'est à dire du monde grec ou chrétien.

En mettant l'Empire ottoman à l'arrière-plan de sa pièce, Jarry ne cherche, manifestement, ni à imiter Molière, ni à redonner vie à une tradition littéraire moribonde. Son choix lui est imposé par la nécessité dans laquelle il se trouve de donner une contre-partie exacte à *Ubu roi*, dont le cadre est constitué par la Pologne et la Russie, pays chrétiens,

(2) Pl. 444

(3) Pl. 446

(4) Ibidem.

pays du Nord, de la neige, à travers lesquels se déplace celui qui, pour avoir été roi d'Aragon, peut être supposé avoir des origines occidentales, espagnoles peut-être. A ce cadre européen va être opposée une région en tous points différente : sain climat, comme le souhaite Ubu, pays ensoleillé, chaud, méditerranéen, mais aussi non chrétien, c'est à dire, si l'on se replace dans la perspective d'une tradition qui, elle, demeure vivace, un pays musulman, barbaresque, non civilisé, le pays des galères par excellence, le seul qui garantisse à Ubu la réalisation de son rêve d'esclavage.

Le recours à l'Empire ottoman apporte, de surcroît, quelques éléments comiques à la pièce, allant de la plaisanterie, non dépourvue de finesse, à la cocasserie voisine de l'énormité, celle-ci se trouvant en parfaite conformité avec la physionomie et le caractère du personnage principal.

Plaisante idée, secondée vraisemblablement par quelque intention satirique, que celle qui consiste à faire envoyer, par un état chrétien, — dénommé, par antiphrase et non sans humour, le Pays libre — ses propres sujets, condamnés, à un état païen où ils seront privés, à perpétuité, non seulement de toute liberté, mais aussi de tout secours spirituel puisqu'ils seront coupés, séparés de leur église, jetés hors de leur religion. Il est inutile de chercher dans l'histoire une justification, car Jarry se soucie aussi peu de l'histoire que de la couleur locale. Il tourne le passé et le présent en dérision ; il présente un pays occidental, qui se prétend libre, adressant un tribut — une chaîne de forçats — à un pays oriental qui n'a que mépris à l'égard de la chrétienté. Comment en serait-il autrement quand aux yeux de Soliman lui-même un chrétien n'est qu'un homme qui « mange de la viande de porc et pisse tout debout » (5). D'où il conclut, à propos d'Ubu, qui a pourtant connu de merveilleuses aventures, qu'il ne saurait être qu'un fou ou un hérétique (6). L'opposé donc de Soliman. Du moins, ce dernier le croit-il. Mais sur ce point, comme sur tant d'autres, les contraires vont se concilier, une des intentions majeures de Jarry semblant être de demeurer l'identité des contraires.

N'hésitant pas à recourir au vieux procédé dramatique et romanesque de la reconnaissance, il décide de faire d'Ubu le propre frère du sultan :

Maintenant que je l'ai vu... en peu de temps. (7)

(5) Ubu, précise Jarry, *à surtout la face porcine*. Pl. 497.

(6) Pl. 450 Dans *Ubu roi*, le mot musulman est utilisé à plusieurs reprises comme terme injurieux, associé à sacripan et mécréant.

(7) Pl. 461. Il suffit au sultan de voir Ubu pour reconnaître immédiatement en lui son frère. *Cet air noble, cette prestance...* Jarry est féroce envers Soliman ; le vizir ne lui a-t-il pas, peu auparavant, dépeint Ubu *plus gros (...) que le plus énorme de Vos eunuques ?* Pl. 450, ce qui permet de se faire une idée de la prestance sur laquelle le sultan va s'extasier.

Sultan et roi, musulman, et chrétien sont donc semblables, doués de la même violence et, malgré les apparences, des mêmes qualités : noblesse, prestance, avidité. Il méritent donc les mêmes égards. Maître et esclave se confondent. Ubu, l'homme à la face porcine, qui sera présenté comme «le R.P. Ubu, de la Compagnie de Jésus» dans *Gestes et opinions du docteur Faustroll, pataphysicien*, est l'envers de Soliman, tout en étant son pareil, son double. L'envers a le visage de l'endroit. Ubu est destiné, comme le craint son frère, à prendre sa place, à dévorer l'empire, à devenir, ici comme naguère en Pologne, un nouvel usurpateur.

Sa vraie patrie, le paradis de l'esclavage, ne peut donc le recevoir. Ubu, demandant dans l'ignorance de ses vraies origines, va être chassé ; *Embarquez-le pour n'importe où et faites vite* (9), ordonne Soliman. Sur la galère capitane qui l'emmène, Ubu a le sentiment d'avoir été *mis à la porte de ce pays* (10) que l'on appelle aussi la Sublime Porte. Le comique du jeu de mots est renforcé par le fait que celui-ci, manifestement, échappe à Ubu.

Structure, intrigue, comique sont étroitement associés, tributaires les uns des autres et commandés par le désir de Jarry de démontrer l'identité des contraires.

La scène finale d'*Ubu roi* et celle d'*Ubu enchaîné* manifestent clairement cette intention. Dans un cas comme dans l'autre, la dernière scène a pour cadre la mer : Baltique, puis mer du Nord d'une part ; Méditerranée, mer de Marmara, Bosphore d'autre part ; c'est à dire le Nord opposé au Sud, le vent violent qui fait croire à Ubu que le navire doit «faire au moins un million de nœuds à l'heure» (11) opposé au calme de la Méditerranée qui permet à Ubu de se croire sur le Plancher des Vaches (ou plus logiquement, à ses yeux, sur leur pâturage) ; le contraste apparaît encore entre *les sombres lames de la mer du Nord* (12) auxquelles sont exposés les voyageurs en route pour l'exil et la «verdure», «couleur de l'espérance» (13) sur laquelle vogue la galère chargée de conduire les mêmes voyageurs vers un lieu inconnu, où ils n'aborderont peut-être jamais ; car si Ubu a échappé à la tempête, aux dangers de la Baltique et de la mer du Nord, rien n'indique que le voyage sur lequel se termine *Ubu*

(8) Pl. 730

(9) Peu soucieux de la vraisemblance, Jarry concilie l'enlèvement d'Ubu, qui remonte à *de longues années* et l'ignorance dans laquelle son personnage se trouve quant à cet enlèvement et à ses origines. Ou Ubu a été enlevé tout enfant, et dans ce cas, comment Soliman le reconnaîtrait-il à son air et à sa prestance ? ; ou il faut le supposer frappé d'une forte amnésie... A moins encore que Soliman ne fasse erreur.

(10) Pl. 462.

(11) Pl. 397

(12) Pl. 398

(13) Pl. 462

enchaîné aura une fin aussi heureuse ; cette dernière pièce peut-elle avoir, elle, une contre-partie ? Il n'est peut-être pas arbitraire d'établir une filiation entre ce dénouement à forme ouverte et la seconde version de *Tatane*, texte en relation avec *L'Almanach illustré*, donc légèrement postérieur à la composition d' *Ubu enchaîné*.

*Sur la galère capitane,
Ils étaient quatre-vingt rameurs
Churent aux mains des écumeurs,
Ayant perdu la tramontane...
Tatane ! (14)*

Enlevé par des pirates français au début de sa vie, Ubu n'est-il pas destiné à tomber aux mains de pirates de son propre pays ?

Quoi qu'il en soit, dans les deux drames parallèles et antinomiques, Ubu, roi ou esclave, déchu et indésirable, chassé, vogue dans une direction adverse. Ancien roi, il gagne la France où il se fera *nommer Maître des Finances à Paris* (15) ; esclave rejeté, il est emmené, réduit au rang d'animal, loin de l'empire turc. Chassé avec respect, il n'est pas renvoyé au pays d'où il est venu ; la galère capitane, en effet, ne prend pas la direction de l'Ouest, mais celle d'un Orient toujours plus lointain ; Ubu vogue ainsi vers quelque pays extraordinaire, supposant qu'il existe un pays assez extraordinaire pour être digne de lui. Mère Ubu déclare, non sans inquiétude :

Nous nous éloignons de la France, Père Ubu. (16)

Où s'achèvera le voyage ? La terre étant ronde comme la gidouille d'Ubu, le héros de Jarry ne se retrouvera-t-il pas un jour à l'endroit d'où il est parti ? Les directions contraires, sur un même cercle, sont appelées à se rencontrer. On ne se débarrasse pas plus d'Ubu que celui-ci ne se débarrasse de sa liberté. En quête d'un royaume, il se trouve bientôt sur le chemin de l'exil ; en quête de l'esclavage, il se trouve rejeté sur la mer dont la fonction, dans chaque pièce, est de le recueillir et peut-être, quelque jour, de l'engloutir, qu'il soit ou non tombé au préalable aux mains de nouveaux écumeurs. Microcosme terrestre à la dérive, éternel exilé, dérisoire nouveau juif errant, Ubu semble condamné à ignorer sa propre identité et à être ballotté d'un pays à l'autre, d'Orient en Occident, prêt à aborder n'importe où, étant, en définitive, destiné à n'aller nulle part. Ses aventures le ramènent à lui-même.

Bernard HUE

(14) Pl. 624

(15) Pl. 398

(16) Pl. 462

Alfred Jarry, les Symbolistes et la Mi-Carême.

Une des spécialités de la sévère revue d'Ernest-Charles, *Le Censeur politique et littéraire*, était, on le sait, de tonner contre les productions «pornographiques» de Willy, lequel se vengeait spirituellement en donnant comme châtiment, à ses héroïnes délurées, la lecture des œuvres complètes d'un nommé «Ernest-Jules». En 1907, une certaine gaieté avait cependant droit de cité à la revue, ne serait-ce que par les chroniques fantaisistes qu'y donnait Max Daireaux. De ce journaliste et littéraire, nous ne savons pas grand'chose, sauf qu'il fit paraître en 1906, chez Sansot, une plaquette de poèmes intitulée *Les Pénitents noirs*, œuvrette qui ne doit être ni pire ni meilleure que tous ces comptes d'auteur dont Sansot commençait alors à se faire une spécialité. On lui doit aussi un *Villiers de l'Isle-Adam, l'homme et l'œuvre*, paru en 1936 chez Desclée de Brouwer, publication plus ambitieuse et qui atteste l'intérêt porté par Daireaux aux symbolistes. Toutefois, dans les colonnes du *Censeur*, en 1907, il s'ingéniait plutôt, comme on va le voir, à s'égayer aux dépens de ces derniers.

Le N° du *Censeur* du 2 mars 1907 contient en effet un texte burlesque de Max Daireaux intitulés *Symbolistes et Mi-Carême (un dîner de têtes)* et qui met en scène nombre de littérateurs symbolistes et assimilés, dont Jarry. A vrai dire, cette fiction qui décrit les gestes et opinions de divers écrivains et artistes réunis dans «une taverne du Boulevard» nous évoquerait, par son débridé et son allure preste, les *Propos des Bien-Ivres* ou le banquet du *Moyen de Parvenir*. Pour son banquet, assez analogue à ceux, bien réels, de *La Plume*, Daireaux n'a pas hésité à réunir les personnalités les plus hétéroclites : outre Jarry déjà cité et sur lequel nous allons revenir longuement, on y dénombre Charles Morice, Jean Dolent, André Gide, Francis Jammes, Gustave Kahn, Viélé-Griffin, Paul Fort, Tancrède de Visan, Robert Scheffer, Léon Rictor, etc. Apparaissent également un Tancrède et un Carabin : ne faudrait-il point reconnaître Fargue dans ce sieur Tancrède ? Quant à Carabin, il s'agit bien probablement de Rupert Carabin, sculpteur et ébéniste auquel on doit de fameux meubles phalliques, dignes d'André Marceuil s'il en fut. Mais revenons à Jarry.

Son intervention se produit après le dîner, alors que les symbolistes digèrent et s'excitent à propos de la fondation d'un théâtre réservé «au peuple seul»(sic), où l'on jouera «depuis Molière jusqu'à Jarry» — on voit que pour Daireaux Jarry était le nec plus ultra du théâtre moderne. Peu

auparavant, Jarry avait prononcé un vigoureux «Erdre!»(sic) en réponse à la proposition de Tancrede de Visan de jouer *Ubu roi*. Un quidam suggère alors de *publier un almanach où chacun écrirait*, sans doute pour concurrencer le défunt *Almanach du Père Ubu* rédigé par le seul Jarry. Après *un silence bruyant* (re-sic), Jarry se lève et prend la parole en ces termes :

Messieurs, vous savez tous que le pain, qui est d'un usage quotidien, se vend chez les boulangers (Bravo, très bien!) dans des sacs en papier.

Je propose de fournir ces sacs gratis et d'imprimer dessus des poèmes, des pages choisies, qui pourront aller au peuple...

C'est là faire largesse à Jarry d'une solution imaginaire au problème de la culture du peuple, solution qui va certes infiniment plus loin que ces «Universités populaires» que l'on s'acharnait à créer à l'époque. A la question : *qui paiera?* Jarry répond fort bien :

C'est là l'idée, tandis que d'un côté du sac nous imprimons de la littérature, du beau, de l'autre, nous imprimons des annonces. La publicité industrielle paiera notre gloire artistique.

Au milieu d'applaudissements «frénétiques», Jarry poursuit :

Je prends un exemple, d'un côté du sac nous mettons un sonnet de Verlaine, de l'autre cette annonce...

Carabin : L'Absinthe Pernod, c'est du génie en bouteilles.

Jarry : A l'endroit, un poème de Viélé-Griffin, à l'envers...

G. Viau : Le fer Bravais combat l'anémie.

Jarry : Au recto des vers de T. de Visan, au verso...

Fr. Jammes : Béquilles pour béquilles...

Jarry : Enfin, une page de Paul Fort, avec l'affiche des Folies-Bergère : Un saut dans le vide!

(Applaudissements, joie, exubérance ; Griffin, Fort et Visan rougissent modestement, les autres rougissent immodestement).

Jarry (Reprenant) : En fournissant cent mille sacs par jour, nous gagnons mille francs, et supposant pour simplifier, que l'année ait quatre cent jours, cela fait un bénéfice de 400.000 francs, pour arrondir mettons 500.000 francs.

Cette mathématique proposition clôt ce que nos modernes jargonneurs appelleraient la «prestation» de Jarry dans le texte de Max Daireaux. Ensuite, le débat reprend de plus belle, parmi le tumulte, sur le théâtre et les arts décoratifs...

Ecrit quelques mois avant la mort de Jarry, ce texte — à notre connais-

sance jamais signalé — témoigne d'une légende jarryque déjà vivace. Sans doute les lecteurs du *Censeur* tout comme sa rédaction avaient-ils déjà été habitués à ne retenir de Jarry que le «bohème loufoque» qui surprenait ses contemporains. Pure fantaisie, ce texte méritait d'être cité à titre de document ; toutefois, sa fantaisie n'est pas aussi gratuite qu'on pourrait le croire. Max Daireaux (sur qui, soit dit en passant, on aimerait bien être davantage renseigné) y révèle un sens assez pertinent de la «spéculation» jarryque, et on incline à penser qu'il avait probablement lu les gestes, spéculations et chroniques données par Jarry à *La Revue Blanche*, *La Plume*, etc. Il n'est pas douteux, en tout cas, qu'il ait voulu refaire ici du Jarry, et sa modeste proposition d'art populaire aurait pu sans invraisemblance faire la matière d'une page de *La Chandelle verte*. Mais la 'pataphysique ne nous enseigne-t-elle pas qu'il serait vain de trop chercher si le Jarry de Max Daireaux correspond ou non au «vrai» Jarry?

Jean-Paul GOUJON

DOCUMENTS

Lettre de Jarry à Karl Boès.

31 janvier (1903)

Cher Monsieur Boès,

Je vous sou mets une demande prodigieusement indis crète, mais que votre complaisance a jusqu'à un certain point encouragé. Je m'étais promis de ne soutirer à *la Plume* aucun or avant la date fatidique de trois mois révolus ; mais l'aventure avec le prince rebelle et esclave indigne Bibescu(II), dit de Brancovan, a réalisé, en quelque sorte, un tremblement de terre dans les phynances du roi de Pologne. J'aurais pu exciper cupidement du traité conclu avec ces gens, mais alors j'aurais perdu le plaisir de les convier à venir s'exposer à un fer vengeur. En un mot, serait-il inconsidéré, excessif et immoral d'implorer de *la Plume* un capital nombreux s'élevant jusqu'à vingt francs en espèces ayant cours, lequel nous est nécessaire à parachever le paiement du terme du mirifique local dont je vous ai décrit les splendeurs et le coût exorbitant?

Je passerai lundi matin à *la Plume* ; mais il va sans dire que si cette concupiscence tombe, par quelque calamité, mal à propos, il ne vous faudra point faire scrupule de me le signifier. Cette combinaison, pourtant m'assurerait une tranquillité propre à favoriser l'éclosion de nos œuvres complètes... et puis c'est arrivé ce mois par la faute du Brancovan, mais ce n'est pas une habitude.

J'apporterai sans doute lundi ma copie, pour éviter tout retard, et d'après ce que vous m'avez signalé.

Bien cordialement votre

Alfred Jarry

7, rue Cassette

Le bois du lion noir.

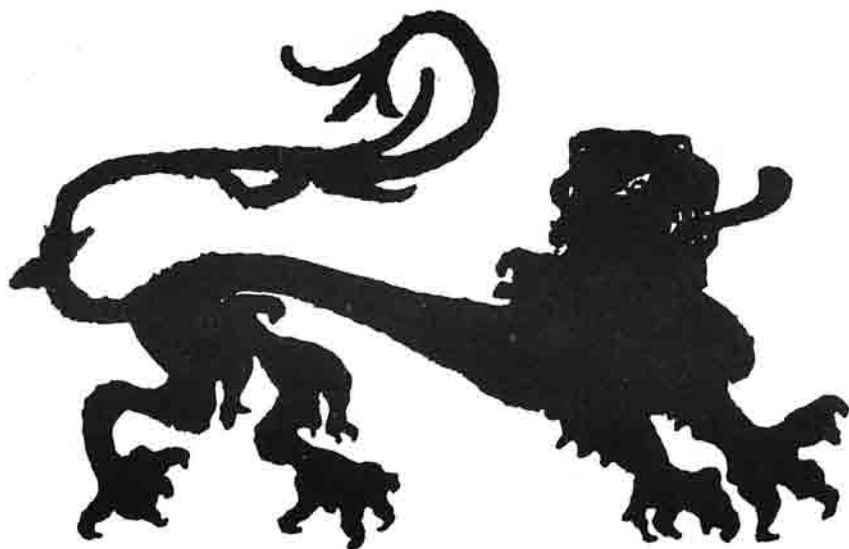
(A PROPOS D'UN BOIS INCONNU DE JARRY)

Paul Fort, dans ses *Mémoires* si modestement sous-titrées : « toute la vie d'un poète », rapporte qu'il venait, « vers l'année 1897 », de terminer le *Roman de Louis XI*, « tout d'abord nommé *Louis XI, curieux homme* et que « le manuscrit en était magnifique, orné de dessins à la plume dus à mes camarades Alfred Jarry et Léon Paul Fargue » (1). Cette affirmation

en a troublé plus d'un et, sans que jamais personne ne parvienne à mettre la main sur ce manuscrit, «de plus de quatre-cents pages», chacun rêvait à part soi, même si l'abondant *Roman de Louis XI*, publié en 1899 au «Mercure de France», n'a jamais comporté aucun dessin ni bois.

Or, comme tous les poètes, et en tout cas comme tous les mémorialistes, Paul Fort confond souvent, quand il ne l'oublie pas! tel fait ou tel événement. Par chance pour le chercheur patient, il eut la bonne idée de faire suivre le premier tome de ses *Ballades françaises*, publié en 1897 au «Mercure de France», d'une abondante Bibliographie. Celle-ci permet d'établir qu'une mince plaquette de 16 pages fut publiée en 1896 au «Mercure de France» sous le titre : *Louis XI, curieux homme*. Cette rare plaquette figure à la Bibliothèque Nationale sous la cote : 8 Ye 4396. La justification du tirage indique : «imprimé avec les caractères du Pérhindérion»; trois bois ornent ce petit livre, deux, d'inspiration moyen-âgeuse, rehaussent les pages de couverture et de dos, un troisième, produisant la noirceur d'un lion héraldique, s'installe sur une demi-page, après la dernière ligne du texte. Ces trois bois, toutefois, gardent l'anonymat.

Il semblait que nous n'en étions pas plus avancé, lorsque le hasard voulut que nous fissions l'acquisition d'une lettre inédite de Jarry à Fénéon. Or cette dernière, probable moitié d'une feuille de format 22 x



17 cm, possède un très intéressant filigrane : il représente un lion héraldique, identique, en format et en dessin, à quelques minimales simplifications près, au lion de la plaquette de Fort. En dessous de l'animal, et toujours en filigrane, on peut lire les lettres : «a Mill», qui semblent indiquer une origine anglaise du papier.

Le procédé de décalque était ordinaire à Jarry ; ses dessins signés Alain Jans en témoignent. Aussi ne nous semble-t-il pas exagéré, en l'attente de l'avis d'un spécialiste mieux informé, de tenir ce lion noir pour un bois jusqu'ici inconnu d'Alfred Jarry.

Henri BORDILLON

(1) — Flammarion, 1944, page 81.

MENUS COMPTES
et
PROPOS RENDUS

MENUS COMPTES

BULLETIN (DE SANTE) DE LA SOCIÉTÉ

Plusieurs membres de la Société se sont émus de la désespérante absence, dans leur boîte aux lettres, du Bulletin de la Société pour 1979, pourtant promis par leur bulletin d'adhésion. Le Secrétariat de la SAAJ leur doit, et aux autres, des explications. En effet, l'impression d'un Bulletin annuel, uniquement composé du compte-rendu des délibérations des réunions du Bureau de la Société et du Procès-verbal de l'Assemblée Générale annuelle a semblé tout bien considéré et la juste analyse de notre situation financière aidant, comme peu nécessaire, voire inopportune. Certes, ledit Bulletin était promis ; certes encore, tout était prêt pour l'impression dudit Bulletin. Toutefois, le Bureau de la SAAJ a estimé qu'il semblerait préférable au plus grand nombre de réserver, dans l'immédiat notre maigre phynance à étoffer *L'Etoile-Absinthe*. Aussi, anticipant sur une proposition qui sera présentée à la prochaine Assemblée Générale de Rennes, le Bureau a estimé qu'il était préférable de ne pas imprimer de Bulletin pour 1979, et de n'en pas prévoir pour les années à venir.

En attendant cette décision, phynancièrement raisonnable, le Secrétariat de la SAAJ est prêt à fournir à tout adhérent qui en ferait la demande, une photocopie du Procès-Verbal de l'Assemblée Générale constitutive du 10 novembre 1979 contre 10 F en timbres.

ELECTION

DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

Après le retrait de la candidature de Brunella Eruli qui, se révélant italienne, ne peut se porter candidate au conseil

d'administration d'une association française régie par la loi de 1901, Brigitte Girardey et François Sullerot se portent candidats.

Sont nommés scrutateurs : François Naudin et Boris Rybak. Le résultat du vote est proclamé par Noël Arnaud :

- Nombre de votants : 58
- Bulletins nuls : 3
- Nombres de voix par candidats :

Noël Arnaud	55 voix
Henri Béhar	51 voix
Patrick Besnier	54 voix
Henri Bordillon	55 voix
François Caradec	52 voix
Hubert Juin	54 voix
Claude Rameil	52 voix
François Sullerot	22 voix
Brigitte Girardey	7 voix

Sont élus au conseil d'administration : Noël Arnaud, Henri Béhar, Patrick Besnier, Henri Bordillon, François Caradec, Hubert Juin, Claude Rameil, François Sullerot.

Après dix minutes de suspension de séance, pendant lesquelles se réunit le premier Conseil d'Administration élu de la SAAJ, on apprend que le Bureau Provisoire est reconduit dans ses fonctions, à savoir :

Président :	Noël Arnaud
Secrétaire :	Henri Bordillon
Trésorier :	Patrick Besnier

Las! lors d'une réunion du Bureau, en mars 1980, il se révéla que l'un des membres élus du Conseil d'Administration, Hubert Juin, n'est pas de nationalité française. Hubert Juin démissionne aussitôt et le Bureau se propose d'élire un huitième membre du Conseil d'Administration lors de la prochaine Assemblée générale à Rennes, en novembre 1980.

Il a été peu répondu à notre récent appel concernant la date de la prochaine Assemblée Générale. Toutes les réponses reçues (34), préfèrent, à une exception près, la date de samedi 8 novembre 1980. Elle se tiendra à Rennes, dans l'après-midi, dans la salle de Physique du Lycée de Rennes, celle-là même où Jarry «était enseigné» par monsieur Hébert.

Les convocations et les précisions nécessaires pour se rendre à Rennes, ainsi que le programme détaillé des manifestations qui se dérouleront à la Maison de la Culture de Rennes, seront envoyés à tous les adhérents à jour de leurs cotisations pour 1980 dans le courant du mois d'octobre.

La série des manifestations rennaises et l'exposition organisée à la Maison de la Culture donneront lieu à la publication d'un catalogue. Pour tous ceux qui ne pourront se rendre à Rennes, l'expédition du catalogue pourra être assurée par le Secrétariat de la SAAJ, suivant des modalités qui seront ultérieurement précisées.

Certains adhérents de 1979 n'ont pas encore réglé leur cotisation pour 1980. Le Bureau veut croire qu'il ne s'agit là que d'un oubli. En conséquence, le Secrétariat enverra à tous les adhérents 1979 le N° 5/6 de *L'Etoile-Absinthe*. Il reste que tous ceux

qui, quinze jours après cet envoi, n'auront pas réglé la cotisation 1980 ne pourront recevoir à temps les papiers pour l'Assemblée Générale de Rennes et jusqu'au règlement de leur cotisation, ils seront considérés comme démissionnaires de notre association.

Pour améliorer notre situation phynancière, assez difficile, une demande de subvention a été déposée auprès de la Caisse Nationale des Lettres. Elle sera examinée en octobre 1980.

En outre, le Bureau a décidé de publier, en tiré à part, strictement limité à 100 exemplaires numérotés, la correspondance de Jarry et de Fénéon. Cette plaquette est disponible au Secrétariat et sera envoyée, dès réception de la somme de 80 F (plus 5 francs de port). Les demandes seront satisfaites dans l'ordre de réception des commandes, le cachet de la poste faisant éventuellement foi.

Un colloque consacré à Alfred Jarry a été organisé par le Centre Culturel International de Cerisy-la-Salle fin août-début septembre avec le concours de la SAAJ. Cette décade a été dirigée par Noël Arnaud et Henri Bordillon.

LE Secrétariat

PROPOS RENDUS

On annonce à paraître aux éditions Gallimard une édition critique des *Gestes et opinions du docteur Faustroll* et de *L'Amour absolu* d'Alfred Jarry dans la collection Poésie/Gallimard ; parution prévue : novembre 1980.

Brunella Eruli a publié, en décembre 1979, une excellente traduction italienne de *Messaline*. Cette édition, préfacée et annotée par B. Eruli, est disponible à l'adresse suivante : Editrice Espansione, Via Dezza 5, Roma. Notre prochaine livraison en rendra compte de manière détaillée, ainsi que de la dernière publication de B. Eruli : *Alchimia delle immagini : Jarry e i mostri*, pages 159-223 du volume XVIII (1979) de *Saggi e Ricerche di letteratura francese*.

La récente livraison des *Organographes du Cymbalum Pataphysicum* (s'adresser à Paul Gayot, Courtaumont par Sermeries 51500 Rilly-la-Montagne) publie à la page 85 de son numéro 12-13 un rapide «descriptif» des premiers travaux de notre Société. On y lira avec étonnement que, par le biais d'un étrange «et surtout», Jean Markale est préféré à Alfred Jarry lui-même!

Philippe Adrien, qui vient de créer *Ubu* à Reims, en mai 1980, voit le texte de son spectacle publié dans le N° 7 de *Théâtre*, revue-programme du Centre Dramatique National de Reims. Cette excellente publication, présentée et dirigée par Thierry Foulc, comprend en outre

différents apports critiques, dont plusieurs replications d'articles peu connus.

Cette création était accompagnée d'une exposition, due à l'initiative de J. Baudou, qui a donné naissance à une mince plaquette intitulée *L'Ymagier d'Ubu*, laquelle devrait être disponible auprès de la Maison de la Culture de Reims.

Après les *Promenades en Basse-Normandie avec un guide nommé Flaubert*, livre annoncé dans notre dernière livraison, Gilles Henry vient de publier une très intéressante biographie de Flaubert : *La vie est une farce*, disponible aux mêmes éditions.

Les éditions Gallimard viennent de publier un curieux livre : *Uburss*, de Gérard Moulin, qui, en sus de l'habituel discours sovietophobe, multiplie les citations de Jarry et reproduit une vingtaine de dessins inattendus d'Ubu, (en fait de Georges Lemoine), dont un en couverture et en couleurs!

On republie beaucoup «fin-de-siècle». Notre prochaine livraison fera un examen critique de plusieurs «reprints». Signalons, par exemple, *Noa-Noa*, de Gauguin, aux Editions Maritimes et d'Outre-Mer, les *Œuvres poétiques complètes* de Rimbaud, Lautréamont, Corbière et Cros dans les «Bouquins» chez Robert Laffont, avec une préface générale d'Hubert Juin ; *La Tour d'Amour* de Rachilde, *L'Homme tout nu*

de Catulle Mendès, aux Éditions Libres Hallier, avec une préface inutile de P. Grainville et une excellente postface de Pierre-Emmanuel Main ; *Les Œuvres complètes* de Jean de Tinan — à qui la revue «A l'Ecart» doit consacrer son prochain numéro spécial — en deux volumes de la collection 10/18, tous deux préfacés par Hubert Juin. On annonce aussi, toujours dans les «Bouquins» de chez Robert Laffont, une réédition complète en deux forts volumes des *Mille et une nuits* dans la traduction du docteur J.-C. Mardrus.

Hubert Juin, après sa remarquable préface aux extraits du *Journal intime* de Jean de La Hire (Association des Amis de Pierre Louÿs, 13 Cours Kennedy, 35000 Rennes), publie *Fernand Khnopff et la littérature de son temps*, aux éditions Lebeer Hossmann, 124 avenue de Boetendael B-1180 Bruxelles. C'est un indispensable complément au catalogue de l'exposition Khnopff, dont nous avons précédemment parlé.

Infatigable, Hubert Juin publie encore des poèmes, aux Éditions Messidor, 24 rue du Sac 02420 Gouy, auxquelles il vient de donner une troisième plaquette qui paraîtra en novembre et sera accompagnée de photos inédites prises par Pierre Louÿs. Titre : *Quatrans romantiques pour certaines qui n'eurent pas le même nom*.

Dans le même petit village de Picardie, les éditions «A l'Ecart» (9, rue Nationale, 02420 Gouy) ont consacré le N° 2 de la revue du même nom à Renée Vivien. Ce numéro spécial offre aux amateurs de la poétesse une importante quantité d'inédits, une trentaine de lettres, des poèmes, et de surprenants documents sur un amour masculin de Renée Vivien, de quoi porter un solide coup à l'un des aspects de sa légende. On trouve aussi aux éditions «A l'Ecart» le tome I (3 pièces) du *Théâtre inédit* de Georges Darien.

Après *Ubu roi* et *Ubu enchaîné*, alors qu'il prépare un *Ubu cocu*, Jean-Chris-

tophe Averty verra son adaptation télévisuelle du *Surmâle* présentée sur le petit écran à la fin du mois d'août 1980. Nous en rendrons compte dans notre prochaine livraison.

JOSSOT

Alfred Jarry reproduit dans le N° 3 de *l'Ymagier* un dessin de Jossot avec la légende : *Ils iront tous au paradis!* représentant des paysans et des cochons bretons devant un calvaire. Jossot l'avait-il choisi à l'intention de Jarry, ou ce dernier avait-il effectué personnellement son choix dans les cartons du dessinateur? Ce qu'il y a de certain, c'est que l'on ne savait pas grand chose de Jossot, jusqu'à ce que Michel Dixmier publie son livre très documenté sur *L'Assiette au Beurre* (Maspéro, 1974). Le numéro des «Cahiers de l'art mineur» qu'il lui consacre est cette fois très complet et accompagné du premier catalogue de l'œuvre imprimée de Jossot.

Né en 1886 à Dijon, Jossot a dessiné depuis 1892 et obtenu un très grand succès de 1897 à 1905 : nombreux numéros spéciaux de *L'Assiette au Beurre*, affiches, illustrations, etc. Anarchiste, il ne pouvait se satisfaire des rêves anarchistes de Jean Grave. Il s'installe définitivement en 1911 en Tunisie, et cet anti-chrétien qu'on avait pris seulement pour un anticlérical, se convertit à l'Islam en 1913 : jusqu'en 1932, il ne signa plus que Abou-l-Karim Jossot des articles et des peintures, après avoir totalement abandonné la caricature. Jossot est mort à Tunis en 1951.

Bref, tous les lecteurs de *L'Etoile-Absinthe* se doivent d'acheter le N° 23 des «Cahiers de l'art mineur», qui n'est vraiment pas cher dans un monde sans prix. Quant à la Société des Amis d'Alfred Jarry, elle s'honorait en rééditant *Le Fœtus récalcitrant* publié en Tunisie en 1938.

F.C.

PELADAN ET LES SCIENCES HUMAINES

le N° 176 de la *Revue des Sciences Humaines* est consacré aux *Jeux de*

l'occultisme. Nicole Jacques-Chaquin (membre de la SAAJ), qui l'a dirigé, y publie une étude sur Péladan, *L'anankiatrie ou l'occultisme à l'épreuve de la fiction*.

Les contradictions, chez le sâr, entre la théorie ésotérique et l'élément romanesque ne sont pas minces. Aussi, parler de Péladan, c'est le plus souvent choisir «l'occultiste» aux dépens de «l'écrivain» ou le contraire. L'intérêt de cet article est de confronter les deux termes, de cerner l'inscription de l'occultisme dans la fiction. La rencontre se clôt généralement par la défaite de l'occultisme : «retour de l'histoire» après la tentation de l'éternité. Si Mérodack et les siens triomphaient, l'œuvre serait terminée, il n'y aurait plus d'*Ethopée* possible. Que Péladan privilégie l'esthétique contre l'occultisme est clair depuis la rupture avec Guata.

Mme Chaquin termine en soulignant quelques paradoxes de l'œuvre péladane. Peut-être omet-elle celui-ci, sur quoi repose son étude : parler de l'occultisme du sâr n'est pas possible (son *remake* d'Eliphas Lévi ne rend pas compte de son originalité), l'omettre fausse également toute compréhension. On ne peut en parler, ni n'en point parler.

Sans doute la seule approche possible de Péladan est-elle pataphysique.

Patrick BESNIER

LE CRITIQUE IVRE

Le nom et l'œuvre de Rimbaud ne sont pas près de mourir, du moins si l'on en juge par le nombre de ceux qui en écrivent ou s'en servent. Ainsi, après *le Double Rimbaud* (1), qui n'était pas indifférent, voici un recueil de poèmes en prose de Marc Cholodenko (2) qui, si nous avons bien lu, n'a de rapport avec le poète que par son titre, voici surtout une *Marche au Soleil*, orchestrée au binou, par monsieur Xavier Grall (3).

Qui connaît cet auteur, lequel aime rajouter sur tout son grain de celté, pouvait s'attendre au pire ; qu'on s'émerveille : le pire, qui n'est plus ce qu'il était, lui aussi, se trouve de très loin dépassé.

A dire vrai, la thèse de monsieur Gall est simple, et n'est pas de lui : Rimbaud exhausserait et *réaliserait* même son œuvre en partant *Ailleurs* pour écrire *Autre*

chose. Nous comprenons bien que de tels souhaits soient ceux du barde breton mais, quoi qu'on en dise, rien encore ne nous permet de valider les rares témoignages qui nous dépeignent un Rimbaud, poète africain. D'ailleurs, et jusqu'à plus ample informé, ses écrits antérieurs nous intéressent, nous, par le mépris qu'ils manifestent *déjà* pour la Littérature, ce en quoi ils fondent l'écriture moderne, et par cette expérience d'une vie qui déborde à ce point l'œuvre qu'elle amène à la renier.

Certes, et suivant les critères de monsieur Grall, nous n'avons pas droit à la parole, étant professeur, très peu catholique et breton à demi seulement. Mais avouons, et pour conclure, qu'un tel livre est désolant car, au milieu d'un flot d'injures, qui semblent souvent de dépit, contre Eliemle et quelques autres, ne surnage *au bout du compte* qu'un immense contentement de soi, qui fait penser à Barrès, un peu, mais sans le style, et à Maurice Clavel, beaucoup, avec ce à quoi cela oblige : un mélange, à parts inégales, de délire interprétatif et de délire tout court — avec ici, en prime, du lyrisme soi-disant celté.

Xavier Grall, ou l'essayiste aux semelles de plomb.

Henri BORDILLON

- (1) Voir *l'Etoile-Absinthe*, N° 4, pp 60-61.
(2) *La trajectoire Rimbaud*, collection POL, Hachette, 1980.
(3) 182 pages, éditions Mazarine, 1980.

LE MANOIR ENCHANTE d'Alfred Jarry

présenté à l'Art-K-d'Dée-mi par Pierre Jaquet, Bernard Gruyer, Brigitte Girardey et Jean-Louis Trujillo

Il s'agit de déchaîner contre le catoblepas de la sottise humaine toutes les ressources du manoir enchanté où vécu (où hante?) Cagliostro-Alfred Jarry, oui, qui jadis fit tant avec pantins. Des marionnettes. Bille de cloune et clounesse; nos semblables nos frères si tant est que les miroirs auront jamais assimilé la 'pataphysique. Ils s'agitent : les vers, comme les jeux de mots, sont de mirliton, du coq (huel) à l'âne (halte!) bondissant, si féroces, si tapés, rapides, frénétiques.



Visant de toutes parts le monument que Boris Vian appelle la bêtise militante. Textes disparates (mais c'est ainsi que Jarry les laissa) sur un air de bastringue (mais c'est sans doute ainsi qu'il les eût souhaités), avec des enchaînements cocasses. Des trouvailles de mise en scène comme des objets semi-détournés ou des ustensiles réels mis à contribution hors de tout contexte plausible.

Pourtant le pari était bien difficile : monter un spectacle de Jarry destiné exclusivement aux plus éclairés, aux plus exigeants donc d'entre les amateurs et admirateurs de l'auteur du *Surmâle* ! Ils l'ont tenu, bien tenu, merci Brigitte Girardey, merci Ursula, merci d'Dée.

Un mot encore, d'Azertiope : Jarry, l'auteur de la *Dragonne* ? Vous avez dit Jarry ? Bof, auteur mineur !

François NAUDIN

ITALIE : JARRY AU THEATRE

Au cours de la saison théâtrale 78-79, quatre spectacles ont été consacrés à Jarry. Trois d'entre eux étaient tirés de textes qui n'avaient pas été conçus sous forme théâtrale à leur origine (*Spostamenti d'amore*, *I Supermaschio*, *Fäustroll*) ; un seulement, *Ubu*, reprenait et encore vaguement, le texte d'*Ubu roi*.

L'explosion d'intérêt pour Jarry en Italie est d'autant plus significative si l'on se rappelle que l'avant-garde italienne des années 60 (à l'exception près d'un *Ubu* de Carmelo Bene), n'a jamais essayé de se confronter directement avec *Ubu*, très souvent cité mais seulement par allusion. Ce phénomène nous oblige maintenant à nous poser quelques questions. D'abord au sujet du texte : peut-on considérer comme œuvre de Jarry le résultat d'un collage de ses textes, aussi fidèle soit-il ? Peut-on représenter Jarry sans Jarry ? L'attitude dynamique que le Père *Ubu* témoigne au sujet de l'activité créatrice pourrait justifier le parti pris de représenter Jarry sans Jarry ou presque. Rappelons ici les propos de Jarry au sujet de la création théâtrale : *ne doit écrire pour le théâtre que l'auteur qui pense d'abord sous la forme dramatique. On peut tirer ensuite un roman de son drame, si l'on veut, car on peut raconter une action ; mais la réciproque n'est presque jamais vraie ; et si un roman était dramatique, l'auteur l'aurait d'abord conçu (et écrit) sous forme de drame.*

Les quatre mises en scène italiennes témoignent d'une longue fidélité à l'œuvre de Jarry, mais elles posent en même temps le problème épineux de la relation du texte à sa réalisation scénique. Guidées par le désir de montrer une image inédite, moins connue ou moins stéréotypée de Jarry, ces opérations théâtrales ont le mérite d'avoir souligné le bagage philosophique et culturel de son œuvre qui ne saurait se réduire aux seuls *Ubu* tout en ayant mis en lumière la composante grave et pataphysique.

Bien que les spectacles soient tous très intéressants, un danger existe, celui de détourner le public des véritables textes de Jarry. L'attitude manifestée par ces spectacles est toutefois très positive car les troupes ont monté les pièces considérant Jarry leur contemporain, leur grand frère en pataphysique.

Spostamenti d'amore (1) est un composé d'éléments tirés de *L'Amour en visites*, de *Haldernablou*, de *Les Jours et les Nuits* et de *César-Antéchrist*. Le personnage Jarry, habillé en escrimeur, évolue sur une estrade circulaire sur laquelle est tracé un triangle. Ces figures géométriques, chargées de significations dans l'univers de Jarry, restent en grande partie obscures au spectateur non averti, de même pour une quantité

d'autres allusions qui parcourent le texte. A côté de Jarry-escrimeur, deux autres personnages : Madame Norma, la patronne d'un bordel, habillée en dame de chez Maxim's et la Conscience, androgyne fardé tel un chanteur de cabaret allemand, chapeau haut de forme et habit noir, qui apparaît et disparaît psalmodiant les lieder de Webern.

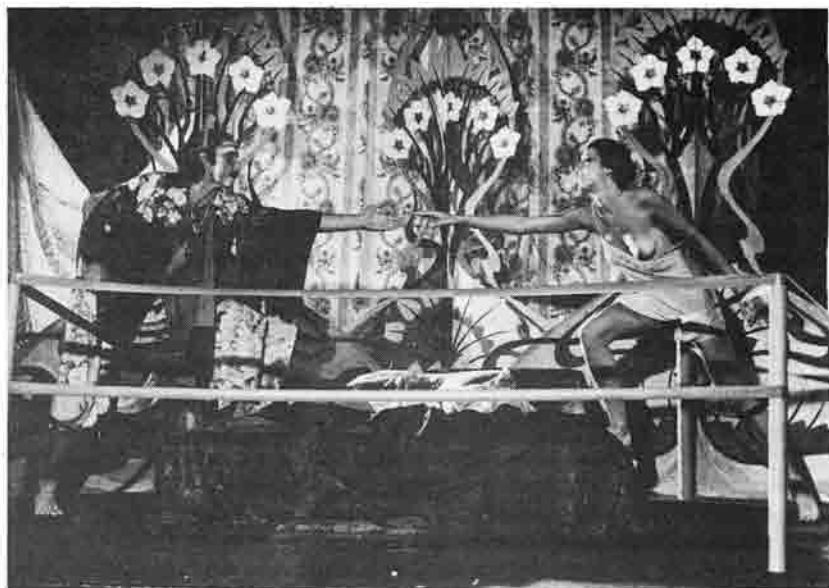
Le titre *Spostamenti d'amore* (Itinéraires d'amour) fait allusion aux différents moments de la vie sexuelle du protagoniste (onanisme, fétichisme, exhibitionnisme, homosexualité) dont toutes les manifestations ne seraient qu'une tentative de sortir des limites de sa propre chair. Madame Norma est la « norme », la loi qui lutte contre les dérèglements de tous les sens du protagoniste, qu'ils soient érotiques ou artistiques. A la fin Jarry s'écrie « L'homme est Dieu par ma chandelle verte ! » mais madame Norma lui répond que cela « n'était pas prévu » et elle le menace, telle une Vénus de von Masoch, d'une fessée avec la tapette qu'elle tient à la main.

Il *Supermaschio* (*Le Surmâle*) (2), proposé par Antonio Salines, utilise le texte de la pièce *Par la taille* que Jarry lui-même, avec la complicité de Demolder, aurait tirée de son roman.

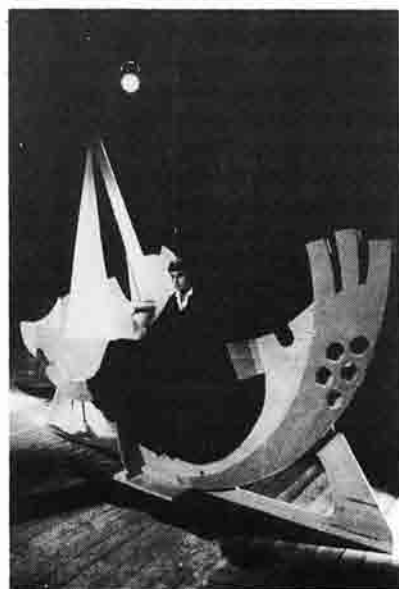
De ce texte, jusqu'à maintenant nous connaissons seulement la traduction italienne publiée dans le volume *Tutto il teatro* (3) présenté par L. Chiavarelli. La version originale française aurait été donnée par l'auteur lui-même à Marinetti à l'époque où « Poesia » publiait des textes de Jarry ou de Charlotte. Marinetti renonça à mettre en scène la pièce car Jarry exigeait que les acteurs soient nus, et il passa ce texte à Bragaglia, qui renonça à son tour. Ce dernier en donna la traduction à Chiavarelli qui la publia dans son volume en 1974. Maintenant, grâce à la mise en scène de A. Salines, nous découvrons un texte rare et assistons à un spectacle aussi intéressant qu'inédit.

Pour des raisons d'ordre pratique, Salines réduit le nombre effarant de personnages prévu par Jarry, le cardinal, l'industriel, le médecin, le savant jouant le double rôle des témoins-voyeurs et des prostituées au moment de l'exploit du Surmâle ; de ce fait, Salines obtient un effet original au point de vue dramaturgique. En plus le metteur en scène respecte la consigne de Jarry : lors de la scène de l'exploit du Surmâle, qui se déroule sur un ring, il montre les protagonistes absolument nus. La pièce a provoqué de nombreuses protestations de la part du public, souvent choqué par la nudité du Surmâle qui arborait un énorme pénis tricolore. Comme le spectacle n'était pas interdit aux mineurs, le malheureux Surmâle a souvent dû rassurer les responsables de l'ordre public, prêts à interdire la pièce et les convaincre du sérieux du texte, de la moralité des propos et des accoutrements.

A Turin, la compagnie « U » (« U » comme Ubu) s'est attaquée à l'un des textes les plus complexes de Jarry : *Faustroll* (4). L'expérience qui pouvait tourner au désastre, fut au contraire concluante. Spécialement conçu pour les superbes caves voûtées du palais royal Carignano, le spectacle se



En haut : une scène du *Surmâle italien*.



En bas, l'as du Dr Faustroll.

déroule dans les couloirs le long desquels s'ouvrent des salles aux dimensions différentes ; tantôt très vastes, tantôt étroites comme des cellules, ces salles offrent une fonctionnalité utile à une mise en scène influencée par la technique du découpage cinématographique.

Faustroll est un spectacle-voyage ; les spectateurs suivent ainsi leur guide et visitent les îles et leurs rois (Gauguin, Kid, Mallarmé) complétant leur tour auprès de l'Évêque Mensonger et Visitée.

Avant de commencer le voyage, Faustroll vêtu d'un manteau noir — proche parent du comte Dracula — chandelle verte à la main, explique aux visiteurs les mystères de la 'pataphysique prononçant les propres mots de Jarry. Bosse-de-Nage, habillé en joueur de rugby (casque, épaules rembourrées, joues fardées en rouge et bleu, baskets dépareillées aux pieds) suit le groupe en faisant des bonds simiesques, pareil à un singe qui imiterait Harpo Marx.

Le voyage est agrémenté par la musique : Debussy, les Pink Floyds et Stockhausen mélangent judicieusement leurs notes. L'initiation du spectateur se termine par une communion à base de fondants sucrés, que Mensonger distribue au public ; ensuite il s'attendrit sur «latente obscure» dans les toilettes des caves, assis sur un water-closet orné d'une tête de cheval en faïence blanche. Finalement le spectateur est admis dans une grande salle où se trouve le bateau de Faustroll. A l'intérieur de cette magnifique sculpture en bois, tous les personnages prennent place auprès du docteur pour continuer leur voyage dans la mort.

Voyons maintenant le spectacle *Ubu* (5) de la Coopérative Daggide (en sicilien cela signifie le mannequin utilisé pour provoquer le mauvais œil). Le spectacle est le résultat d'un long travail d'affinement à partir du texte d'*Ubu roi* dont il ne garde à peine que les lignes essentielles : un roi bête et méchant arrive au pouvoir dans une Pologne mythique et perd son royaume en guerre. On ne trouvera ici ni la «merdre», ni les «oneilles» ni les différentes torsions du nez, mais on trouvera intacte la volonté et la capacité de provoquer le spectateur. Les personnages sont des nains monstrueux que l'on croirait sortis du dessin de Jarry pour le théâtre des pantins ; les acteurs jouent constamment à genoux et leurs jambes disparaissent à l'intérieur d'une boule gidouille. Les personnages roulent sur scène plutôt qu'ils ne marchent, bougent comme des marionnettes et parlent avec des borborygmes, triturant le texte avec des voix de fausset.

Le spectacle propose une synthèse de tous les Pères Ubu qui oppressent notre vie quotidienne, situation théâtrale lisible à plusieurs niveaux que le public perçoit parfaitement bien. S'il est vrai que dans cet *Ubu* il reste très peu du texte original, il faut aussi souligner que Beppe Randazzo a complètement assimilé la leçon théâtrale de Jarry. On peut alors se demander si, parfois, la trahison d'un texte ne serait pas aussi une manière de lui rendre la vie.

Brunella ERULI

Notes

(1) *Spostamenti d'amore*, Compagnia l'Albero, scénographie et mise en scène : Julio Zuloeta. Interprètes : Gigi Angelillo, Luddoviva Modugno, Edda Dell'Orso. Roma, Teatro Alberico, Novembre 1978.

(2) *Il Supermaschio*, Coopérative del Teatro Belli. Mise en scène : Antonio Salines. Scènes et costumes : Santi Migneco. Interprètes : Antonio Salines, Carola Stagnaero. Roma, Teatro Belli, Novembre 1978.

(3) A. Jarry, *Tutto il teatro*. Introduction de Jean-Louis Barrault, traductions de L. Chiavarelli, Luciana Crepax, Libero Barletta. Roma, Newton Compton, 1974.

(4) *Faustroll-Jarry. Viaggio in colabrodo*. Elaboration de Valeriano Gialli et Giorgio Lanza. Torino, Unione Culturale, 15 mai 1979.

(5) *Ubu*. Coopérative Teatro Daggide. Réalisation collective de Beppe Randazzo, Giovanna Brancato, Sara Capillo, Raffa d'Avella. Imola, Teatro Comunale, 9 avril 1979.

Youbou à Londres...

Voilà qui ne pouvait manquer d'être un évènement! Créé au Jeannetta Cochrane Theater (théâtre «fringe», le «off» londonien) par une troupe que dirige Charlie Drake, figure anglaise du théâtre et de la télévision, écrivain à ses heures, ce fut un *Ubu* bien singulier.

Ubu? Youbou plutôt, si c'est là le moyen de différencier celui de Jarry et celui de Spike Milligan. Ce dernier, considéré par beaucoup (d'anglais?) comme un des grands écrivains d'humour de son temps, est le créateur de nombreuses pièces, des célèbres Goon shows et l'auteur du fameux *Hitler... My part in his downfall*.

Très libre adaptation d'*Ubu roi*, sa pièce respecte les très grandes lignes de l'ubuesque saga, mais c'est bien tout. On est en droit de se demander ce qui a pu pousser Milligan à se prévaloir d'Ubu ; l'anarchisme sans doute, mais cet Ubu-là ne deviendra pas une «amplification en plus éternel» de l'illustre modèle! Cette création se sera voulue une fable sur l'exercice du pouvoir et tout particulièrement de celui des responsables syndicaux... Anarchisme oblige!

A l'issue d'un prologue qui réunit dans une cuisine pavoisée de linge humide toute la famille — une famille anglaise «lower class» de nos jours, coincée entre son téléviseur et sa cuisinière, médiocre dans ses occupations et ses ambitions — Gladys Ubu incite son mari Fred, délégué syndical chez Ford, à changer leur destin : *Pourquoi ne deviens-tu pas roi de Pologne comme tous les autres hommes?* Fred quitte son univers kitchettesque et remonte le temps (en ascenseur!) jusqu'au seizième siècle afin de conquérir le trône (portable) de Pologne. Avant de remonter le temps, Ubu est entré dans l'histoire contemporaine ; c'est là une source de comique, l'auteur et le metteur en scène, Charles Marowitz, usant et abusant de l'anachronisme. Dès lors, il convient de parler de spectacle plus que de pièce, le public savourant les uns après les autres les gags, jeux de scène et de mots (parfois éculés, souvent paillards), citations, clins d'œil, destinés à l'amuser, sans autre ambition. Quelques chansons accompagnées au piano, quelques pas de danse complètent une prestation loufoque et particulièrement irrévérencieuse tant Milligan s'emploie à mettre à mal, avec quelle délectation, le pouvoir syndical... Il y a là les chansonniers et les branquignolles!

Paradoxalement, c'est de ce parti-pris comique que provient la faiblesse du spectacle : avoir assigné à Ubu une fonction satirique, alors que chez Jarry, il est intransitivement bête et grotesque. Cet Ubu-là n'est jamais qu'insolent à force d'insolences selon la tradition chansonnière, mais il n'atteint à la radicale bêtise... Ce fut effronté et arrogant mais pas ubuesque.

L'affiche du spectacle montre un Ubu en pied qui tient de Falstaff ; il plastronne dédaigneusement, vêtu du pourpoint et des culottes bouffantes, une main à la hanche, l'autre arborant une rapière, mais chaussé de «Doctor Martens» (le très populaire brodequin anglais) et coiffé d'un entonnoir rehaussé d'autruche, parodiant ainsi l'aristocratie dignité des portraits royaux du Titien ou des maîtres anonymes de la fin du XVI^e siècle... Tout le spectacle est dans cette initiale singerie.

Charlie Drake, authentique acteur comique, se démène sans nous convaincre qu'il tient d'Ubu. Sa faconde au service de la satire que Milligan entend mener fait souvent croire qu'il sait être un petit roi couard et méchant comme une teigne, mais il lui aura manqué l'énormité.

Que dire de ce qui reste du Verbe jarryque? Qu'il subsiste à l'état de trace dans le très symbolique «Merdre» devenu là-bas «Pppshittl».

Ce très libre Ubu a pu étonner donc, tant sa portée est radicalement différente de celui de Jarry, chez qui il était, au dire même de l'écrivain *le double ignoble* dans lequel le public aurait dû se reconnaître, alors qu'ici il n'est plus que le héros d'une satire sociale menée à coup de bons mots. Cette création amène, finalement, quelques remarques :

— Faut-il être encore audacieux pour monter *Ubu* puisque, nous l'avons déjà dit, ce spectacle a été donné dans un théâtre en marge? Les noms de S. Milligan et de C. Drake récusent l'idée de l'amateurisme nécessiteux contraint de se loger «off».

— Sans perdre de vue que cette libre adaptation est signée Milligan, force est de constater qu'elle s'intitule *Ubu* ; voilà qui pourrait relancer le vieux débat sur la paternité des œuvres et des modèles, tant il est vrai qu'il y a ici, utilisation (manipulation?) à des fins peu jarryques.

— ... à moins qu'*Ubu* ne soit cette pièce si démodée ou si creuse qu'il ait fallu lui administrer quelque adjuvant social moderne!

Ajoutons toutefois que la critique anglaise a fraîchement accueilli cette création, la trouvant tantôt «insipide», tantôt «consternante», voire «éculée». Accuse-t-elle Milligan d'avoir ajouté à sa bibliographie un *Jarry... My part in his Downfall*?

Bernard LE DOZE



Charlie DRAKE en Ubu anglais.

Société des Amis d'Alfred Jarry

Statuts

ADOPTES A L'ASSEMBLEE GENERALE DU 10 NOVEMBRE 1979

ARTICLE 1er

Il est fondé entre les adhérents aux présents statuts une association régie par la loi du 1er juillet 1901 et le décret du 16 août 1901, ayant pour titre : Société des Amis d'Alfred Jarry.

ARTICLE 2

Cette association a pour but de défendre et illustrer la vie, l'œuvre et l'époque de l'écrivain Alfred Jarry en France et à l'étranger par tous moyens existants et à venir. Chaque année, la Société décerne le prix Alfred Jarry.

ARTICLE 3

Siège social.

Le siège social est fixé à Penne-du-Tarn (Tarn).

Il pourra être transféré par simple décision du conseil d'administration ; la ratification par l'assemblée générale sera nécessaire.

ARTICLE 4

L'association se compose de :

- a) membres du comité de patronage,
- b) membres d'honneur,
- c) membres fondateurs,
- d) membres bienfaiteurs,
- e) membres actifs ou adhérents.

ARTICLE 5. Admission.

Pour faire partie de l'association, il faut être agréé par le bureau qui statue, lors de chacune de ses réunions, sur les demandes d'admission présentées ; ratification de chaque décision du bureau sera faite par le bureau d'administration.

ARTICLE 6. Les membres.

Sont membres d'honneur, sur proposition du président et après vote unanime du bureau, ceux qui ont rendu des services signalés à l'association ; ils sont dispensés de cotisations ; les membres du comité de patronage sont de droit membres d'honneur ;

Sont membres fondateurs les personnes qui versent une cotisation annuelle de quatre-vingts francs fixée chaque année par l'assemblée générale ;

Sont membres bienfaiteurs les personnes qui versent une cotisation annuelle de cent francs fixée chaque année par l'assemblée générale ;

Sont membres actifs ou adhérents ceux qui ont pris l'engagement de verser annuellement une somme de cinquante francs fixée chaque année par l'assemblée générale.

La cotisation donne droit aux diverses publications de l'association paraissant dans l'année de la cotisation.

Toute cotisation pourra être rachetée moyennant le paiement d'une somme minima égale à dix fois son montant annuel, sans que la somme globale puisse dépasser cent francs.

ARTICLE 7. RADIATIONS

La qualité de membre se perd par :

- a) la démission ;
- b) la radiation prononcée par le conseil d'administration pour non-paiement de la cotisation ou pour motif grave, l'intéressé ayant été invité par lettre recommandée à se présenter devant le bureau pour fournir des explications ; il doit en être rendu compte à l'assemblée générale.

ARTICLE 8

Les ressources de l'association comprennent :

- 1.- le montant des cotisations ;
- 2.- les subventions de l'Etat, des départements et des communes ;
- 3.- toutes autres ressources conformes à son objet.

ARTICLE 9. Conseil d'administration.

L'association est dirigée par un conseil d'administration de huit membres, élus pour deux années par l'assemblée générale. Les membres sont rééligibles.

Le Conseil d'administration est renouvelé chaque année par moitié

à partir de la deuxième année suivant la première assemblée générale, année au cours de laquelle les membres sortants sont désignés par le sort; ils sont rééligibles.

Le conseil choisit parmi ses membres, au scrutin secret, un bureau composé de :

- 1.- un président ;
- 2.- un secrétaire ;
- 3.- un trésorier.

En cas de vacances, le conseil pourvoit provisoirement au remplacement de ses membres par cooptation. Les pouvoirs des membres ainsi cooptés prennent fin à l'époque où devrait normalement expirer le mandat des membres remplacés.

ARTICLE 10. Réunion du Conseil d'administration.

Le Conseil d'administration se réunit une fois au moins tous les six mois, sur convocation du président, ou sur la demande de trois de ses membres sur un objet identique.

Les décisions sont prises à la majorité des voix ; en cas de partage, la voix du président est prépondérante.

Tout membre du conseil qui, sans excuse, n'aura pas assisté à trois réunions consécutives, pourra être considéré comme démissionnaire.

Nul ne peut faire partie du conseil s'il n'est pas majeur.

ARTICLE 11. Assemblée générale ordinaire.

L'assemblée générale ordinaire comprend tous les membres de l'association à quelque titre qu'ils y soient affiliés. L'assemblée générale ordinaire se réunit une fois chaque année, au cours du dernier trimestre de l'année.

Quinze jours au moins avant la date fixée, les membres de l'association sont convoqués par les soins du secrétaire. Les membres de l'association peuvent proposer des questions à inscrire à l'ordre du jour deux mois avant la date fixée chaque année pour l'assemblée générale. L'ordre du jour est indiqué sur les convocations ; il est soumis à l'assemblée générale.

Le président, assisté des membres du conseil, préside l'assemblée et expose la situation morale de l'association.

Le trésorier rend compte de sa gestion et soumet le bilan et le budget à l'approbation de l'assemblée.

Il est procédé, après épuisement de l'ordre du jour, au remplacement, au scrutin secret, des membres du conseil sortants.

Ne devront être traitées, lors de l'assemblée générale, que les questions soumises à l'ordre du jour.

Toute décision de l'assemblée générale n'est valide que si elle atteint la majorité des deux-tiers des membres présents ou représentés.

ARTICLE 12. Assemblée générale extraordinaire.

Si besoin est, ou sur la demande de la moitié plus un des membres inscrits, le président peut convoquer une assemblée générale extraordinaire, suivant les formalités prévues par l'article 11.

Les décisions de l'assemblée générale extraordinaire sont valides si elles sont prises à la majorité des membres présents ou représentés.

ARTICLE 13. Règlement intérieur.

Un règlement intérieur peut être établi par le conseil d'administration qui le fait alors approuver par l'assemblée générale.

Ce règlement éventuel est destiné à fixer les divers points non prévus par les statuts, notamment ceux qui ont trait à l'administration interne de l'association.

ARTICLE 14. Dissolution.

En cas de dissolution prononcée par les deux tiers au moins des membres présents de l'association au cours d'une assemblée générale, un ou plusieurs liquidateurs sont nommés par celle-ci et l'actif, s'il y a lieu, est dévolu, conformément à l'article 9 de la loi du 1er juillet 1901 et au décret du 16 août 1901, à la Bibliothèque Jacques Doucet de l'Université de Paris ou, en cas de refus de celle-ci, à toute autre institution à but non-lucratif choisie par le conseil d'administration.
